red
1.A18

WIE VIEL RAUM BRAUCHT DER MENSCH
ZUM LEBEN? WIR SIND AUF SPURENSUCHE.

STEINER

RE(A)D 1/16

RE(A)D 1/17

16

4 Editorial

1
Housing forms as a mirror of society

8 Venice Biennale “freespace”. From Swiss and other country pavilions to the «normality» of our space and living requirements.

18 FlashBack. Steiner looks back ten years on realised housing projects. It does it in a series of pictures.

32 The shared flats – (k)a school for mummy’s boys. Shared flats as long time favourites.

38 From the first garden cities based on the model of Ebenezer Howard and “Paris 2050” as a futuristic alternative design.

48 Co-working and co-living spaces between then and now. A type of inventory.

54 And this is what it’s like to work and live in the Steiner office Lucerne

60 Why generation Y wants to have own homes; without garden gnomes.

66 MindMap shared behaviour. A kind of pictogram, created in a think tank, reflecting on the many influencing factors that accompany sharing.

68 Iria Degen: How an important Swiss designer adopts the Steiner configurator. Her design recalls the future in the residential complex “Sihlterrassen” in Manegg.

74 “E la nave va …” … a multi-generational house in Winterthur drifting peacefully and confidently.

2
Architectural profile of the subject of living

84 Longing for Villa Villekulla: What it feels like to live in a tree house.

94 BremgartenwaldStadt. A kind of scenario for the Berne of the future. Dear Berne residents: Get up on the trees.

98 The skyscraper as a label of urban zeitgeist. A comic trip is flying high.

106 A project as clear as day: l’Oiseau des Iles in Nantes.

114 More than living or what it means when a film lays the groundwork for a new form of cohabitation: “Seeing it through the eyes of the others.”

124 Parallel. Life in parallel: It is incredible how many skills are grouped in one place.

IN

4 Editorial

1
Wohnformen als Spiegel der Gesellschaft

8 Biennale Venedig «freespace». Vom Schweizer und anderen Länderpavillons zur «Normalität» unserer Raum- und Wohnansprüche.

18 FlashBack. Steiner schaut 10 Jahre zurück auf realisierte Wohnprojekte. Sie tut es in einem Bilderreigen.

32 Die Wohngemeinschaften – (k)eine Schule für Muttersöhnchen. Die WG als Dauerbrenner.

38 Von den ersten Gartenstädten nach dem Vorbild von Ebenezer Howard und dem «Paris 2050» als futuristischer Gegenentwurf.

48 Co Working & Co Living Spaces zwischen gestern und heute. Eine Art Bestandesaufnahme.

54 Und so arbeitet und lebt es ich in der Steiner Geschäftsstelle Luzern

60 Warum die Y-Generation doch ein Eigenheim haben will; zwar ohne Gartenzwerg.

66 MindMap Shared-Verhalten. Eine Art Pictogramm, entstanden in einem ThinkTank, beim Nachdenken über die vielen Einflussfaktoren, die das Sharing begeleiten.

68 Iria Degen: Wie sich eine bedeutende Schweizer Designerin den Konfigurator von Steiner zu eigen macht. Sie erinnert mit ihrem Entwurf an die Zukunft in der Wohnüberbauung «Sihlterrassen» in der Manegg.

74 «E la nave va … » … ein Mehrgenerationenhaus in Winterthur, das friedlich und voller Zuversicht vor sich hintreibt.

2
Architektonischer Querschnitt zum Thema Wohnen

84 Sehnsucht nach der Villa Kunterbunt: Wie es sich in einem Baumhaus lebt.

94 BremgartenwaldStadt. Eine Art Gedankenspiel für die Stadt Bern der Zukunft. Liebe Berner: ab auf die Bäume.

98 Das Hochhaus als Etikett des urbanen Zeitgeistes. Ein Comic geht ganz hoch hinaus.

106 Un projet clair comme le jour: l’Oiseau des Iles à Nantes.

114 Mehr als Wohnen oder was es heisst, wenn ein Film die Spur legt für eine neue Form des Zusammenwohnens: «Mit den Augen der Anderen sehen».

124 Parallel. La vie en parallèle: c’est incroyable le nombre de compétences regroupées en un seul lieu.

HALT

3
Wohnen als Gast: Zwischen Dauerhaftigkeit und Nomadentum

134 Breaking Boundaries: The Student Hotel Amsterdam

142 Im Westen viel Neues. Das Vulcano ist eine dynamisch-urbane Geste, die den Westen von Zürich stark prägen wird.

150 Halbzeitwert einer Immobilie, eingefangen in exakt 100 Worten und eindrücklichen Bildwelten.

156 Bauen aus Müll oder Wohnen im Perpetuum mobile – verrückt oder visionär? Von einem Wohnlabor aus Abfallstoffen.

164 Short-term accommodation at its most radical – Burning Man.

4
Vom Auflösen physischer Wohnstrukturen

172 Alain de Botton: «The Architecture of Happiness».

176 ReGen Village: Ein total autarkes Dorf, das auch ein Statement ist, wie wir anders mit den natürlichen Ressourcen umgehen können.

182 Derweil wir noch über die Auflösung physischer Wonhnstrukturen nachdenken, ist sie schon von fujimoto-architects entwickelt worden: … mit dem Taiwan-Tower.

3
Living as a guest: Between permanence and nomadism

134 Breaking boundaries: The Student Hotel Amsterdam

142 No quiet on the Western front. The Vulcano is a dynamic-urban gesture which will strongly shape Zurich’s west.

150 The half life of a property, captured in exactly 100 words and impressive visual worlds.

156 Building from garbage or living in the perpetuum mobile – crazy or visionary? About a living laboratory made of waste materials.

164 Short-term accommodation at its most radical – Burning Man.

4
About the dissolution of physical residential structures

172 Alain de Botton: “The Architecture of Happiness”.

176 ReGen village: A completely self-sufficient village which is also a statement on how we can deal with natural resources.

182 While we are still thinking about the dissolution of physical residential structures, it has already been developed by fujimoto-architects: … in form of the Taiwan Tower.

142

HERAUSGEBER **Steiner AG, Bereich Immobilienentwicklung,** Hagenholzstrasse 56, 8050 Zürich *KONZEPT + ART WORK* Frank Joss Communications, Oberkreuzbuche 1, CH – 6315 Oberägeri *CHEFREDAKTION* Frank Joss, Manuela Schreiber, Journalistin, Zürich *REDAKTIONELLE MITARBEIT* Michael Schiltknecht, Steiner AG, Leiter Immobilienentwicklung *FINAL ART WORK* Lionel Büttner, KLAR, Zürich *LEKTORAT* Trud Brander, Zug *DRUCK* werk zwei Print+Medien Konstanz GmbH

Was haben Menschen

an der Wand hängen, die

sich den ganzen Tag mit

Architektur beschäftigen?

Heisst Nomade sein, mühsam ein Stück Land urbar machen, um dann aber doch weiterzuziehen?

La magie des choses surannées existe-t-elle?

C'est un fait: après l'an 2000, la demande de logements a fortement augmenté et a projeté les secteurs immobiliers suisses sous les feux de la rampe tout en les extirpant de l'ombre. Sans marche arrière possible. Des emplois, des services entiers dans les banques, les assurances et les caisses de pension ont dû être créés. À présent, des voix critiques s'élèvent peu à peu pour dénoncer cette croissance débridée. Si celles-ci existaient bien depuis longtemps, il est devenu impossible aujourd'hui de les ignorer. L'ambiance de fête semble être retombée. Les raisons sont peut-être à aller chercher du côté de la baisse de l'immigration, de la raison retrouvée concernant les surfaces exigées et des prix prohibitifs des terrains. Les autres facteurs d'influence critiques sont les prix exorbitants à la location et à la vente, l'augmentation des objets immobiliers inoccupés, les coûts élevés de construction, l'euphorie illimitée et les forts besoins de placement de la part des investisseurs. La politique à courte vue de la densification cause également ici et là des maux de tête, accompagnée d'un énorme fatras de normes lequel fait inévitablement augmenter encore plus les coûts de construction. Il est donc judicieux de se pencher maintenant plus en profondeur sur le thème du «logement». Faire une pause pour réfléchir à l'habitat du futur.

Lorsque l'écrivain et philosophe Alain de Botton dédie l'un de ses textes à nos lieux d'habitat dans son livre «L'architecture du bonheur – de l'art d'être à la maison», cela donne ça:

«S'il est vrai que les bâtiments et les objets d'ameublement que nous qualifions de beaux évoquent des aspects du bonheur, on pourrait néanmoins demander pourquoi nous trouvons une telle évocation nécessaire. S'il est facile d'admettre que les vertus telles que la dignité et la clarté devraient jouer un rôle dans notre vie, il est plus difficile de comprendre pourquoi il serait important que les objets nous étant proches l'évoquent également. Pourquoi est-ce que ce que notre environnement a à nous dire serait-il si important? Pourquoi les architectes devraient-ils se soucier de concevoir des bâtiments qui expriment des sentiments et des idées spécifiques? Pourquoi sommes-nous influencés de manière si négative par des lieux source à nos yeux de fausses allusions? Pourquoi sommes-nous si vulnérables à ce que disent les espaces où nous vivons?»

Il est bien possible qu'Alain de Botton ait su capter l'air du temps avec ses observations. Notre magazine se penche sur les nombreuses manifestations touchant à l'habitat. Il en ressort une forme de cycle. Depuis les structures fixes d'habitat dans lesquelles la plupart d'entre nous vit, jusqu'à la dissolution totale de celles-ci. La question est ainsi posée de savoir si notre société prend plutôt la direction de la dissolution ou si elle mène le cap, presque comme point d'ancrage, vers les structures fixes de notre «principe des quatre murs». Nous essayons de comprendre pourquoi au bout du compte les membres d'Ypsilon, et ceci malgré l'idéologie controversée de la conformité sociale, souhaiteraient eux aussi emménager dans leur propre logement. Le magazine l'exprime clairement: à travers tous nos actes, nous sommes d'une certaine manière en permanence de passage pour finalement revenir peut-être à nos racines car nous avons quelque peu perdu la foi en la magie des choses surannées. Ce retour se fait-il sur le plus célèbre des canapés au monde? … Sur celui des Simpson …

Gibt es den Zauber des Unzeitgemässen?

Fakt ist: nach der Jahrtausendwende ist die Nachfrage an Wohnraum extrem stark angestiegen. Man ist fast geneigt zu sagen, sie ist explodiert. Parallel dazu wurde die Schweizer Immobilienbranchen aus dem Schattendasein ins Rampenlicht katapultiert. Unaufhaltsam. Geschaffen wurden Arbeitsplätze und ganze Abteilungen in Banken, Versicherungen oder Pensionskassen. Seit geraumer Zeit mehren sich nun nach und nach kritische Stimmen zum ungehemmten Wachstum. Die Festlaune scheint spürbar getrübt zu sein. Die spielverderbenden, kritischen Einflussfaktoren liegen auf dem Tisch: Zu hohe Mieten. Zu starke Verkaufsspreise. Sinkende Zuwanderung. Abflachende Nachfrage. Leerstände so weit das Immobilienauge reicht. Wahrlich ein guter Zeitpunkt, sich mit dem Thema Wohnen vertiefter auseinanderzusetzen. Es gilt, innezuhalten, sich darüber Gedanken zu machen, sich die Frage zu stellen, wie viel Wohnraum wir künftig zum Wohnen brauchen.

Wenn der Schriftsteller und Philosoph Alain de Botton in seinem Buch «Glück und Architektur – von der Kunst, daheim zu Hause zu sein» unseren Wohnorten einen Text widmet, liest er sich so:

«Selbst wenn es stimmt, dass Möbel und Gebäude, die wir schön nennen, Glücksgefühle in uns auslösen, könnten wir uns fragen, warum wir unbedingt derart von ihnen angesprochen werden wollen. Dass Tugenden wie Würde und Klarheit eine Rolle in unserem Leben spielen sollten, ist leicht einzusehen, unverständlicher aber ist, warum wir es nötig finden, dass die Objekte in unserer Nähe auch davon reden müssen. Warum sollte es wichtig sein, was unsere Umgebung zu sagen hat? Warum sollten Architekten sich die Mühe machen, Gebäude zu entwerfen, die bestimmte Gefühle und Ideen vermitteln? Warum werden wir derart negativ von Orten beeinflusst, die in unseren Augen falsche Andeutungen machen? Warum sind wir so verletzlich, so unangenehm empfindlich, wenn es um das geht, was unsere Wohnorte zu erzählen haben.»

Mag sein, dass Alain de Botton mit seinen Betrachtungen den Nerv der Zeit trifft. Unser Magazine selbst geht den vielen Fragen rund ums Wohnen nach. Es stellt eine Art Zyklus dar. Beginnend bei festen Wohnstrukturen, in welchen die meisten von uns leben bis hin zur totalen Auflösung derselben. Es wird dabei hinterfragt, ob unsere Gesellschaft eher Richtung Auflösung geht oder doch lieber die festen Strukturen unseres «Vier-Wände-Prinzips» anvisierte, gewissermassen als Ankerplatz. Wir fragen uns warum wohl die die Ypsiloner am Ende, und trotz kontroverser Ideologie zur gesellschaftlichen Konformität, eigentlich auch ganz gerne in eine eigenes Haus einziehen möchte. Das Magazin zeigt aber auch eines klar: Mit all unserem Tun sind wir immer ein wenig auf der Durchreise, um irgendwann vielleicht doch zu unseren Wurzeln zurückzukehren, weil wir den Glauben an den Zauber des Unzeitgemässen ein wenig verloren haben. Ist es die Rückkehr auf das berühmteste Sofa der Welt? … Auf das der Simpsons.

Michael Schiltknecht

WIE VIEL WOHNRAUM BRAUCHEN WIR KÜNFTIG ZUM LEBEN? ZEIT ZUM NACHDENKEN

Wann kommt das erste bewohnbare LEGO-Haus?

REGIEANWEISUNG

N° 13 Aufgewacht

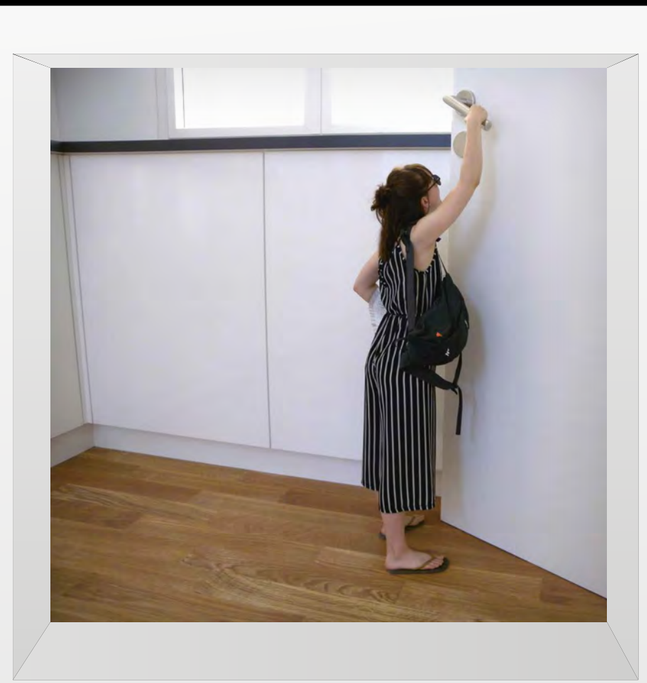
INNEN – SCHLAFZIMMER – MORGEN

1 WOHNFORMEN ALS SPIEGEL DER GESELLSCHAFT

Zwischen Europablau und Steppengrün.

BIENNALE VENEDIG
2018
26. MAI BIS 25. NOVEMBER
FREESPACE

Die 16. Architektur Biennale zum Thema «FREESPACE» Wohnen braucht Platz. Braucht Raum. Raum um zu sein. Raum zum Werden. Zum Verweilen. Um zu Hause zu sein. Doch welchen Raum? Viel Raum? Wenig Raum? Leeren Raum? Es braucht vor allem eines: freien Raum. Free space. Den erst die Architektur eingrenzt, ummantelt, definiert, determiniert, beschmutzt, verschönert, in den Blick oder vor den Blick rückt. Genauso braucht es Freiraum. Gedanklichen, räumlichen, politischen, kreativen, materiellen, immateriellen. Wie der freie Raum, aber auch der Freiraum in der Architektur aussehen und was er alles sein kann, zeigt die 16. Architektur Biennale in Venedig vom 26.05. – 25.11.2018 auf ihren beiden grosszügigen Ausstellungsflächen in den Gardini und im Arsenale. Wir haben unsere Redakteurin Manuela Schreiber nach Venedig geschickt, um mit offenen Augen und neugierigen Sinnen zu erkunden, welcher Freiraum dem freien Raum in der aktuellen Architekturdebatte gelassen wird im ganz Kleinen wie im Grossen, im weiteren oder engeren Sinne.



Eine bonbonbunte Promenade auf der Biennale in Venedig

Für Yvonne Farrell und Shelley McNamara, den beiden irischen Kuratorinnen der diesjährigen Biennale ist «Architecture a silent language that speaks». Dieser Gedanke gefällt mir und lässt mich nicht mehr los, als ich mich an einem brütend heissen Augusttag in Venedig auf den Weg mache, um in dem weitläufigen Ausstellungsgelände genau diese stille Sprache der Architektur für mich zu übersetzen und zu erfassen. Und noch ein weiterer Gedanke begleitet meine Schritte von Pavillon zu Pavillon in den Gardini und später von Objekt zu Objekt in der imposanten Cordonnerie des Arsenale: Der Gedanke der Generosity, den Farell / McNamara in den sieben Punkten ihres 2017 veröffentlichten Manifesto zur Biennale immer wieder gebrauchen. Da ist die Rede von der Grosszügigkeit des Geistes und von unerwarteter Freigiebigkeit, die jedem noch kleinen, privaten oder wirtschaftlich beschränkten Projekt innewohnen kann. Ich mache mich also auf die Suche nach der generösen Architektur, die mit lautloser Zunge beredt zu mir spricht.

Text und Bilder:
Manuela Schreiber

Schweiz

Märchenhaft - Wer spielt hier mit wem?

Die Neugier sollte überwiegen bei solch einem Ausstellungsrundgang und die Bereitschaft, sich wieder und wieder überraschen zu lassen. Dennoch ist keiner ganz frei von dem, was er sich im Vorfeld angelesen hat und welche Bilder davon im Kopf hängengeblieben sind. Erst recht dann nicht, wenn der mit der höchsten Auszeichnung gekrönte Beitrag dieser Biennale ausgerechnet aus dem Land kommt, das ich meine Wahlheimat nenne. Entsprechend hoch waren meine Erwartungen an den Schweizer Pavillon, trotz aller Versuche die Neutralität zu bewahren.

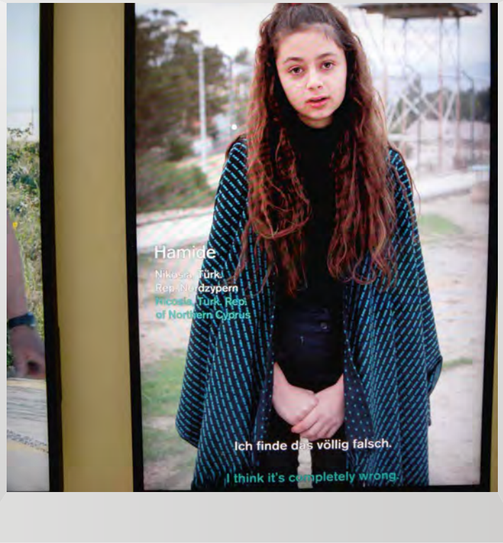
«Svizzera 240: House Tour» hatte den Goldenen Löwen gewonnen mit seiner aussergewöhnlichen Umsetzung der nahezu profanen bis plakativen Frage nach der architektonischen Hülle des Innenraums von zeitgenössischen Wohnbauten. Verblüffende Erkenntnis der Macher Alessandro Bossard, Li Trevor, Matthew Van der Ploeg und Ani Vihervaara ist die Feststellung des nahezu einheitlich, konsistenten Gleichen: Der Innenraum einer Schweizer Wohnung besteht aus einem Volumen mit einer Raumhöhe von ungefähr 240 Zentimetern, weissen Wänden, Sockelleisten, Holz- oder Fliessböden sowie standardisiert hergestellten Komponenten wie Türgriffen, Steckdosen, Lichtschaltern und Armaturen. Das ist alles. Ist das alles? Es klingt fast nach langweilig. Ich begebe mich also auf die House Tour. Und: von Langweile kein Spur! Denn ich betrachte die Innenhaut einer Wohnung und werde zugleich Teil von ihr. Den echten Proportionen der Fotos von leeren Wohnungen nachgebaut, erfasst mich auf der Stelle das Alice-im-Wunderland-Syndrom. Mal bin ich zu gross, um eine Raum zu betreten, mal zu klein, um überhaupt eine Steckdose oder die Arbeitsfläche in der uniformen Küchenzeile zu erreichen. Die Realität beginnt zu schwanken. Ich fühle mich wie in einer Puppenstube, dann wieder wie als Puppenspieler selbst. Die mäandernden Wege durch die House Tour haben

etwas Labyrinthisches. Und könnten beängstigend sein, wenn nicht vor allem eines zu Tage treten würde: das Spielerische. Die Besucher spielen mit und lassen mit sich spielen. Das Lächeln auf ihren Gesichtern spricht eine klare Sprache. Erzählt vom Märchenhaft-Mystischen, das möglich wird , wenn auf die unscheinbare, anonyme Oberfläche von Innenräumen der Blick aus einer ganz anderen Perspektive fällt.

Bäume wachsen im Wohnzimmer – eine Vision?

Wo Märchenhaftes zu Tage tritt, ist Futuristisches oft nicht weit. Sind beide doch verschwistert in der Idee, uns über die Realität hinauszukatapultieren. Hinter der bestechend klaren, architektonischen Hülle des Nordischen Pavillons aus Glas und Beton (Sverre Dehn, 1962) finde ich eine Zukunftsvision mit dem Titel «Another Generosity», die mich optisch anspringt wie das Set zu einem Scince-Fiction-Film: fremd und vertraut zugleich. Hier wird nach der Wiederausrichtung der Balance zwischen gebauter und natürlicher Umwelt gefragt. Die eiförmigen, überdimensionierten Gebilde, die um einen echten Miniaturwald gruppiert sind und wie das Innere einer gigantischen Muschel schimmern, reagieren hochsensibel in ihrer Form, Farbe und Grösse auf die Anzahl der Menschen im Raum, auf deren Sauerstoffverbrauch und Wärme. Und zeigen so auf fast beklemmende Art, wie fragil und gleichzeitig koabhängig die Beziehung zwischen menschlichem Tun und dem Sein und Werden in der Natur ist.

Die Grosszügigkeit eben jener Natur ist es, der ich bei meiner Promenade immer wieder begegne. Und die den Blickwinkel auf mein gebautes Umfeld und deren natürliche Umwelt verschiebt. Weil es eben doch möglich sein kann, dass wir beidem genug Beachtung schenken. Dass Bauen und Natur miteinander verschmelzen können. Ein Baum im Wohnzimmer? Ja, bitte, unbedingt! Im Kanadischen Pavillon wird solcher Wunschtraum sichtbare Realität. Für mich ist es das Ankommen in einer Realität, in der ich gern länger verweilen



Deutschland

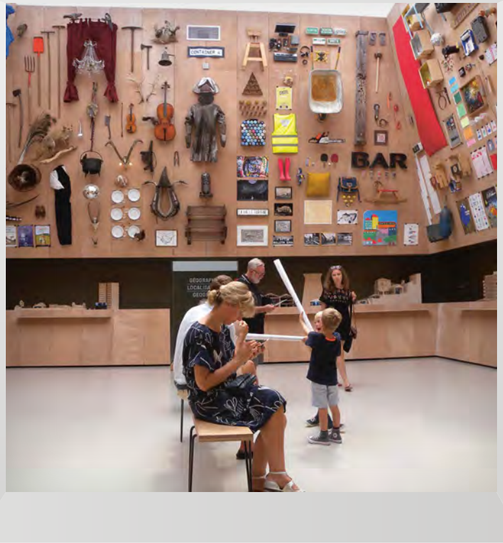
möchte. Das lichtdurchflutete Gebäude mit seiner organischen Verbindung zwischen Innen und Aussen berührt mich tief. So möchte ich gern wohnen, denke ich. Ich sehe den Himmel über mir, den gnadenlos heiss-blauen Sommerhimmel und das Grün der Blätter. Der Natur so nahe bin ich hier und dennoch im Inneren geschützt, behaust im besten Sinne des Wortes. Im Jahre 1958 war dieses wunderschöne Gebäude des Mailänder Architekturbüros BBPR eröffnet worden, das immer noch unverrückbar modern wirkt in seinem Zusammenspiel von Holz, Metall und Glas und zuerst

Ich sehe den Himmel über mir, den gnadenlos heiss-blauen Sommerhimmel.

nur als Provisorium gedacht war. Nun, sechzig Jahre später wurde es grundlegend saniert und dieser Restaurationsprozess zum Gegenstand der diesjährigen Ausstellung gemacht. Hier darf die Zeit langsam vergehen, damit der Raum seine ganze Wirkung entfalten kann, die vor allem eine erfühlte und weniger eine vom Verstand greifbare ist.

Ich sehe was, was du nicht siehst …

Achtundzwanzig Jahre lang stand die Mauer, die beide Teile Deutschlands trennte. Und genau achtundzwanzig Jahre sind vergangen, seit dieses düstere und tödliche Wahrzeichen ideologischer Spaltung in Europa aufhörte zu existieren. Genug Zeit also, um zu hinterfragen, was geworden aus den Flächen, wo einst die Mauer stand. In ihrer Ausstellung «Unbuilding Walls» widmet sich der Deutsche Pavillon genau dieser Frage. Und geht noch darüber hinaus. Die klare Linienführung und die klaren Aussagen im Konzept der Ausstellungsmacher – das Architekturbüro GRAFT gemeinsam mit der ehemaligen Beauftragten für Stasi-Unterlagen Marianne Birchler – überzeugt genauso wie der emotionale Knackpunkt, der einen beim Betreten des Gebäudes erwartet. Gerade mich als ehemalige Ostdeutsche, die noch mit der Mauer aufgewachsen ist, kann der schwarze Wall, der quer durch den Pavillon aufgebaut ist, nicht un-



Frankreich

«FREESPACE» ist ein Oxymoron, scheinen doch Freiheit und der gebaute Raum ein unvereinbares Gegensatzpaar zu sein. Freiheit ist eine Vorstellung, eine Stimmung und vor allem nichts Greifbares, während der gebaute Raum das genaue Gegenteil ist: Er ist physisch begrenzt und schneidet Einzelteile aus dem potentiell unbegrenzten Raum heraus. Dieses Oxymoron beschreibt für uns die wesentliche Voraussetzung architektonischer Praxis, die befreiend in ihrer Absicht. aber restriktiv in ihren Mitteln ist. Diesen Konflikt lesbar zu lassen, heisst, die Tür zu einer Form von Freiheit zu öffnen.»

Louisa Hutton, Matthias Sauerbruch und Juan Lucas Young, Berlin; Quelle: Bauwelt 10/2018

Belgien

«FREESPACE kann als öffentlicher Raum verstanden werden – insbesondere als öffentlicher Raum, den die Architektur zweckfrei einräumt. Er beinhaltet eine Leere, die etwas zulässt.»

Alexander Schwarz, David Chipperfield Architects, berlin; Quelle: Bauwelt 10/2018

beteiligt lassen. Eine Front, eine Wand, ein scheinbar undurchdringliches Hindernis. Doch nur für einen Moment und nur aus einem Blickwinkel. Verschiebt er sich, wird sichtbar, dass die Wand durchbrochen, ja begehbar ist und wir einer optischen Täuschung aufgesessen sind. Die Rückseite der «Mauer» erweist sich als bunt, wie sie auch damals von der Westberliner Seite erfahren wurde. Beim näheren Hinsehen wird hier ganz konkret anhand von architektonischen Projekten untersucht, was in den Jahren seit dem Mauerfall auf diesem beispiellosen Leerraum inmitten der neuen Hauptstadt passiert ist. Die Heterogenität der verschiedensten Ansätze und Resultate zeigt die ganze Bandbreite der Architekturdebatten. Neben der eigenen ehemaligen Mauer, wird in den Räumen links und rechts davon und durch Spiegel quasi in die Unendlichkeit verlängert, das Leben mit und hinter aktuellen Mauern rund um den Erdball gezeigt. Das gelingt durch eine Videoinstallation, deren Optik ebenso anspricht wie die Kürze und inhaltliche Prägnanz der Filmsequenzen. Hinsetzen. Schauen. Betroffen sein.

Wer im Gegensatz dazu Spielerisches sucht, Sinnliches und nebenbei die Gelegenheit zum Ausatmen und Gedanken baumeln lassen, wird im französischen Pavillon fündig, den die Architektengruppe «Encore Heureux» ausgestaltet hat. Sie laden noch vor dem Eingang mit quietschgrünen Liegestühlen zum Verweilen ein. Im Inneren erwartet die Besucher ein quirliges, buntes Panoptikum von Gegenständen wie auf Seziertischen aufgereiht, Modellbauten, Mini-Videoinstallationen. Eine heitere Flut an Dingen, die vor allem gesehen und erst danach auch intellektuell erfasst werden wollen. Von einer weichen Bank aus, versteht sich! Unter dem Ausstellungstitel «Infinite Places - Constructing Buildings or Places?» werden exemplarisch zehn grosse architektonische Projekte in ganz Frankreich vorgestellt,

Skandinavien

Australien

Frankreich

Kanada

die zu neuem, neu zu definierendem, anderem, bunten Leben langsam wieder erwachen oder schon erwacht sind: eine riesige alte Postsortierstelle in Avignon beispielsweise, Reste einer metallverarbeitenden Fabrikanlage in der Normandie, eine ehemalige Tabakfabrik in Marseilles, ein Gelände inmitten einer Universität in Nanterres … und und und. Man muss lesen und genau hinschauen, um die ganze Tragweite dieser auf nationaler Ebene gestemmten Architekturaufgaben zu erfassen. Oder man lässt sich einfach nur treiben und spielt mit seinem Nachbarn «Ich sehe was, was du nicht siehst …»

Vom Gras unter unseren Füssen

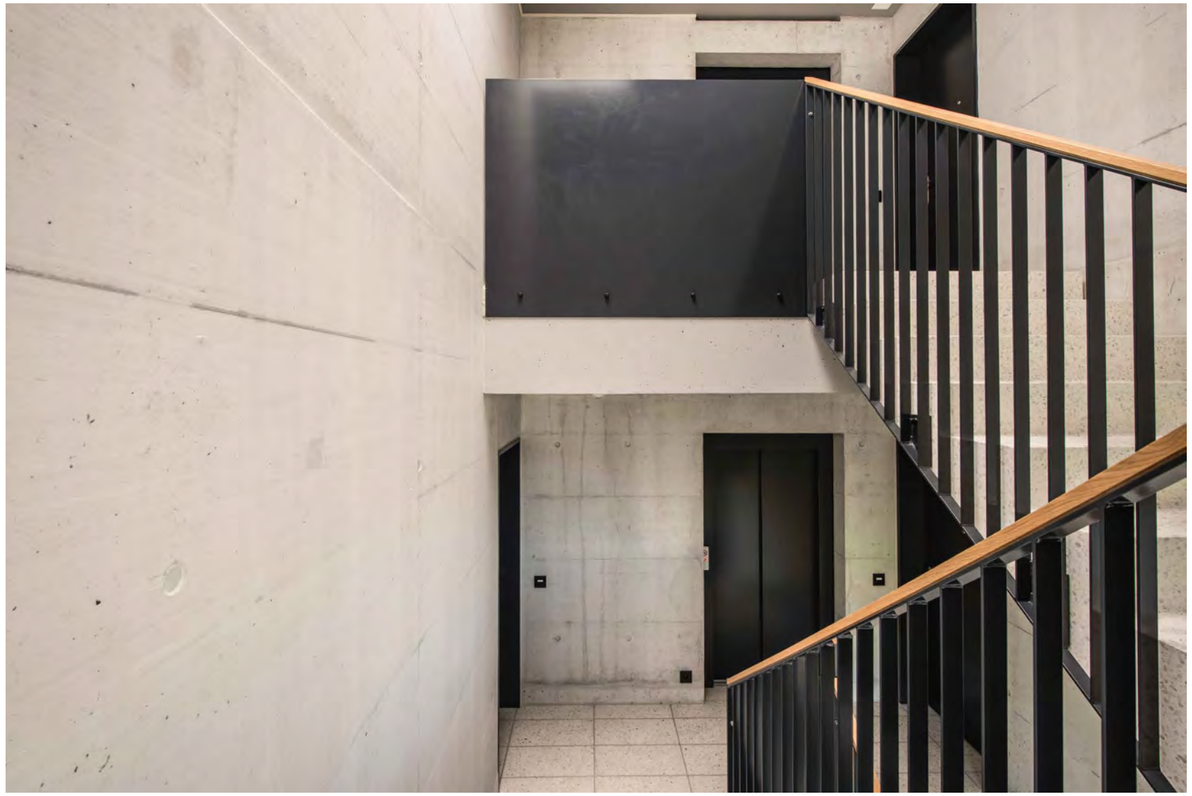
Vielleicht sieht es blau aus, himmelblau. Oder europablau? Man kann sich nur schwerlich der Faszination entziehen, die genau jene Farbe ausübt, wenn sie flächendeckend quasi in einem ganzen Gebäude verteilt ist. Oder ausgegossen. Verschüttet. Nein – im Belgischen Pavillon wurde wirklich nicht gekleckert sondern geklotzt. Und ein Amphitheater zum Titel « … Eurotopie» geschaffen, das, ganz europablau überzogen, in Besitz genommen werden darf – allerdings ohne Schuhe –, als Spielfläche oder Gedankentheater für den nächsten Tagtraum und den zumindest über europäische Architektur- und Umweltfragen, wenn wir schon nach Brüssel verortet werden. Oder denken wir bei diesem doch lieber an Himmel und Meer unseres nächsten Urlaubs?

Der könnte uns auch nach Australien führen. Kängurus und Buschland sind, was wir dort im Minimum erwarten können. Aber an einer Architekturausstellung in Venedig? Da ist die Verblüffung dann doch gross, wenn sich die Tür zum Australischen Pavillon öffnet und man sich einer Graslandschaft gegenübersieht, die in ihrer Zusammensetzung einst auf dem Gebiet des heutigen Victoria existierte und jetzt noch auf der westlichen Ebene davon zu finden ist. Das Gelb-Grün-Braun der Gräser, die mitten im Raum wachsen, blühen, sich bewegen, transportieren uns augenblicklich weg von Venezianischer Grandezza an einen anderen Ort, der Weite assoziiert trotz der begrenzenden Mauern des Pavillons. Idee dieser Installation, die noch Videoprojektionen und eine Lichtperformance mit einschliesst, ist das Bewusstmachung dessen, was unter unseren Füssen einst war und jetzt unter den Gebäuden der überbauten Flächen begraben liegt. Der aufkeimende Impuls nach dem Ruf «Zurück zur Natur!» ist stark. Und doch wird letztlich nur ein verantwortungsvolles Miteinander von natürlicher und bebauter Umgebung – ob mit 2,40m Raumhöhe oder einem Baum im Wohnzimmer – zum Überleben von Mensch und Natur führen.

Skandinavien

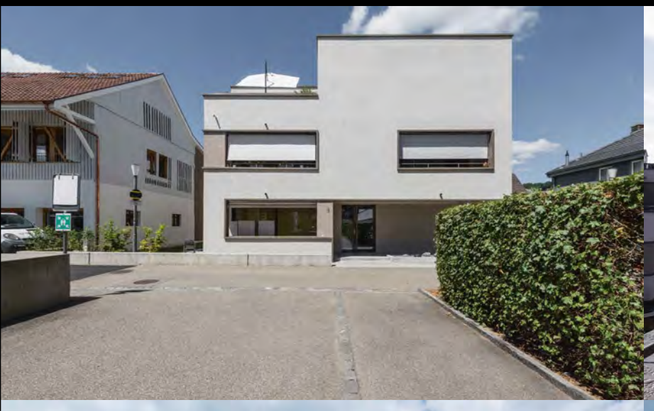
FLASH BACK

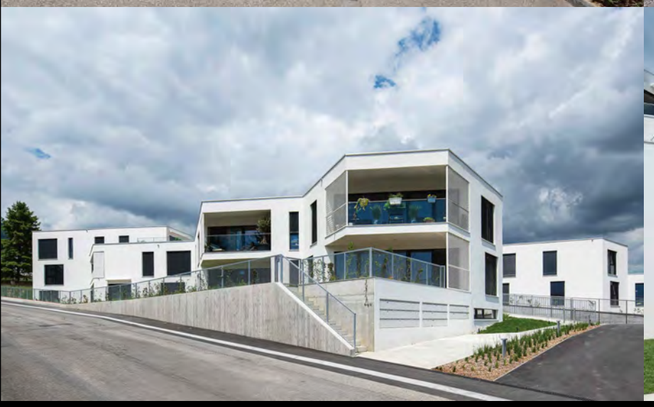
Wir sind ins Archiv gestiegen, um uns ein Bild davon zu machen, was Steiner in den letzten zehn Jahren an Projekten realisiert hat. In den Urtiefen der Ablagen, da wo sich allmählich schon ein wenig Staub ablagert, sind wir von einer Bilderflut eingeholt worden. Also kamen wir nicht umhin, nur einige wenige Objekte herauszupflücken, die auch irgendwie stellvertretend sind für architektonische Vielfalt und ganz unterschiedliche habtische Statements zum Thema *Wohnen*. Vielleicht waren wird intuitiv auf der Suche nach Bildern, die auf ihre Art von der Kunst erzählen, daheim zu Hause zu sein.



Oftringen Obstgarten Treppenhaus

Taunerquartier Reinach





Vitis Boudry

Panorama Stäfa

WOHN PARK

Schloss Allmendingen

Montjoie

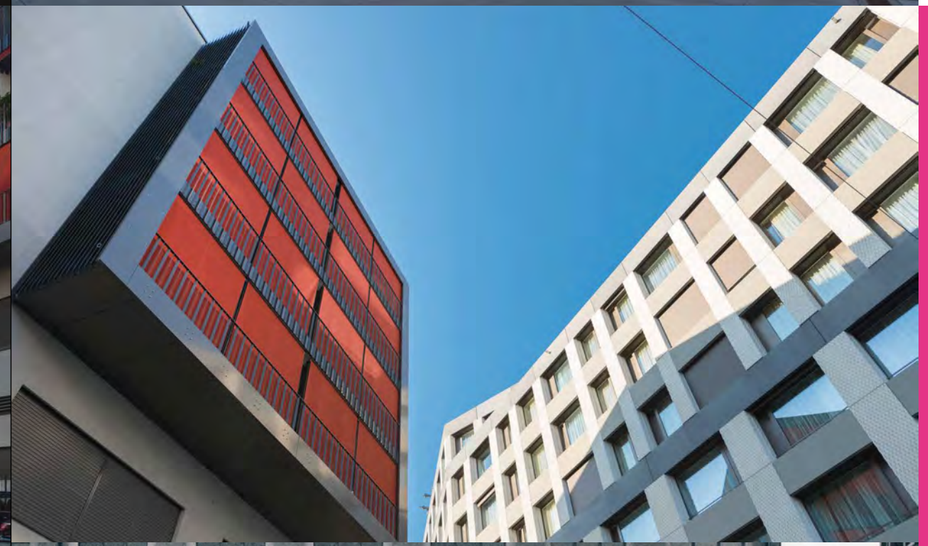
Les Genets Genève

Parallèle

Sieb Winterthur

Urbahn Schaffhausen

Glejs 3 Zürich

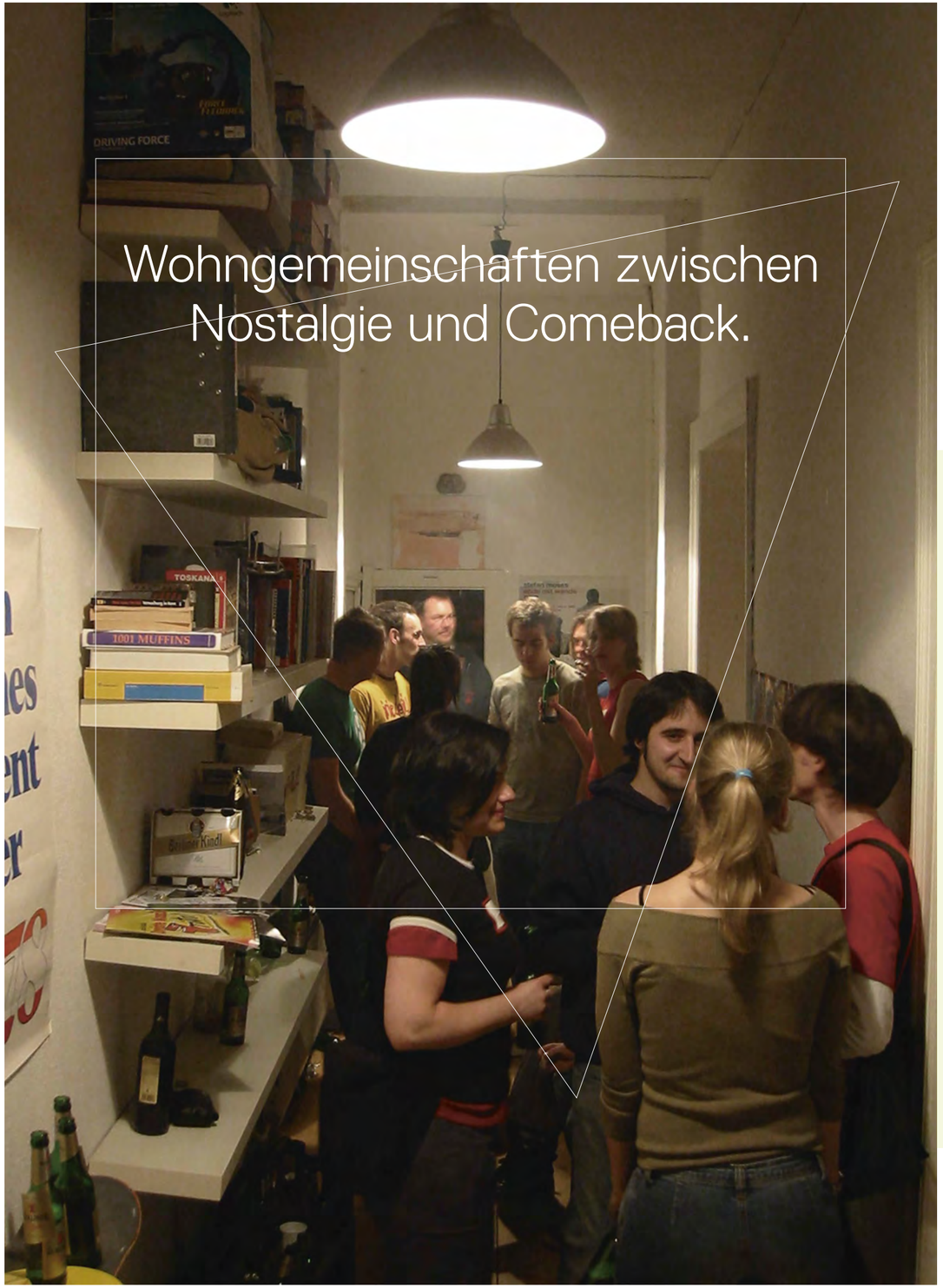


radical urbanity>

eigentumswohnungen beim bahnhof zürich giesshübel > kreis 3

HALDENGUT

Haldengutareal Winterthur



Wohngemeinschaften zwischen Nostalgie und Comeback.

Text: Olivia Kohlhaase, Erik Müller
Fotos: Elisa Klammt

Die WG – (k)eine Schule für Muttersöhnchen!?

Einleitung

Die Idee der Wohngemeinschaft (kurz WG) war zu Beginn eine klar politisch motivierte. In den wilden und gegen das bürgerliche Establishment und lange überholte Sexualmoral aufmüpfigen 1960gern gab es den Nährboden genau dafür: Zusammenleben ohne Zwang, keine Hierarchien, alles teilen, auch alles mitteilen, ohne finanzielle Sicherheiten leben, die Verachtung der Privatsphäre, leben nach dem Lust – und nicht nach dem Leistungsprinzip. Sich auf die Fahnen geschrieben und umgesetzt hat das die erste bekannte WG, die sich als «Kommune 1» im Januar 1967 in Berlin aus der Gruppe «Münchner Subversive Aktion» und dem Kern des «Sozialistischen Deutschen Studentenbundes» (SDS) gründete. Mit wechselnden Akteuren hatte sie bis November 1969 Bestand. Zeitweise lebten dort acht Frauen und Männer in einer Wohnung zusammen, darunter Dieter Kunzelmann, Ulrich Enzesberger, sowie später Rainer Langhans und Uschi Obermaier. Die erste Bleibe der Kommune 1 war bezeichnenderweise die Wohnung des gerade abwesenden Schriftstellers Uwe Johnson. Mit verschiedenen, zum Teil absurden Aktionen (wie das verhinderte Pudding-Attentat auf den US-Vizepräsidenten Hubert Humphrey oder Flugblätter mit provozierenden Inhalten) machten die Kommunarden auf ihre Ideen und Lebensvorstellungen aufmerksam. Es wurden Happenings organisiert, Groupies lagerten sich vor ihrer Tür und ungewollt gerieten sie zu Popstars der Studentenbewegung. Die Presseberichte nahmen noch zu, als das Liebespaar Langhans / Obermair ganz offen über ihre Sexualität Auskunft gab – ein absolutes Novum und eine Unmöglichkeit noch wenige Monate zuvor in der deutschen Medienlandschaft. Besucher gaben sich die Klinke in die Hand. Prominente wie Jimi Hendrix schauten vorbei und blieben für ein paar Tage. Als jedoch die Kommunarden Ende 1969 von Rockern überfallen und ihre Räumlichkeiten verwüstet wurden, löste sich die erste deutsche WG auf.

Die Idee der WG verbreitete sich dennoch schnell in ganz Deutschland und im angrenzenden deutschsprachigen Raum von Berlin aus, das mit seinen oft sehr grossen Wohnungen ideale Voraussetzungen für die Gründung von Wohngemeinschaften bildete. Die Motivation eines Zusammenlebens mit anderen jenseits von Partnerschaft oder familiären Strukturen war dann zumeist keine politische mehr. Im Vordergrund stand der ganz profane Zweck finanzieller Ersparnis durch Aufteilen der Miete. Was von den revolutionären und anrüchigen WG Ideen der 1960ger Jahre allerdings blieb, waren die flachen bis nicht vorhandenen Hierarchien, die Idee des Teilens (gemeinsam genutzte Küchen, Bäder, Waschmaschinen etc.), sowie die Gelegenheit, Gemeinschaft zu pflegen und Gemeinschaft zu üben. «Eine Schule für Muttersöhnchen» nennt es der Berliner Kultursoziologe Frithjof Hager pointiert und sagt weiter: «In einer egoistisch geprägten Zeit hat man mit der WG die Chance, den eigenen Egoismus zu überwinden. Man ist für andere Menschen verantwortlich, kann Mitgefühl und Respekt lernen.»

Ob nun das Zusammenleben in einer Berliner WG mit fünf, sechs Zimmern oder in einer schlichten zweier-WG – die Wohngemeinschaft bleibt in unserer Gesellschaft weiter Thema, ja - die Tendenz zur WG-Gründung sei sogar steigend, wie Erhebungen zeigen. Doch was spielt sich eigentlich heute ab hinter den mehr oder minder zugigen WG-Zimmertüren? Nicht ohne Humor vermittelt der mit harten Fakten unterlegte 24-Stunden-Bericht aus einer Dreier-Wg in Leipzig / Sachsen, wie der normale Alltag aussieht unter Gleichgesinnten, weitab von den Eltern und ganz und gar dem Studium hingegeben.

24h in einer WG – Strange Alltagsgeschichten

Luise, Anfang 30 – geht arbeiten als Physikerin

Erik, Anfang 20 – studiert Philosophie

Selma, Mitte 20 – studiert Schulmusik

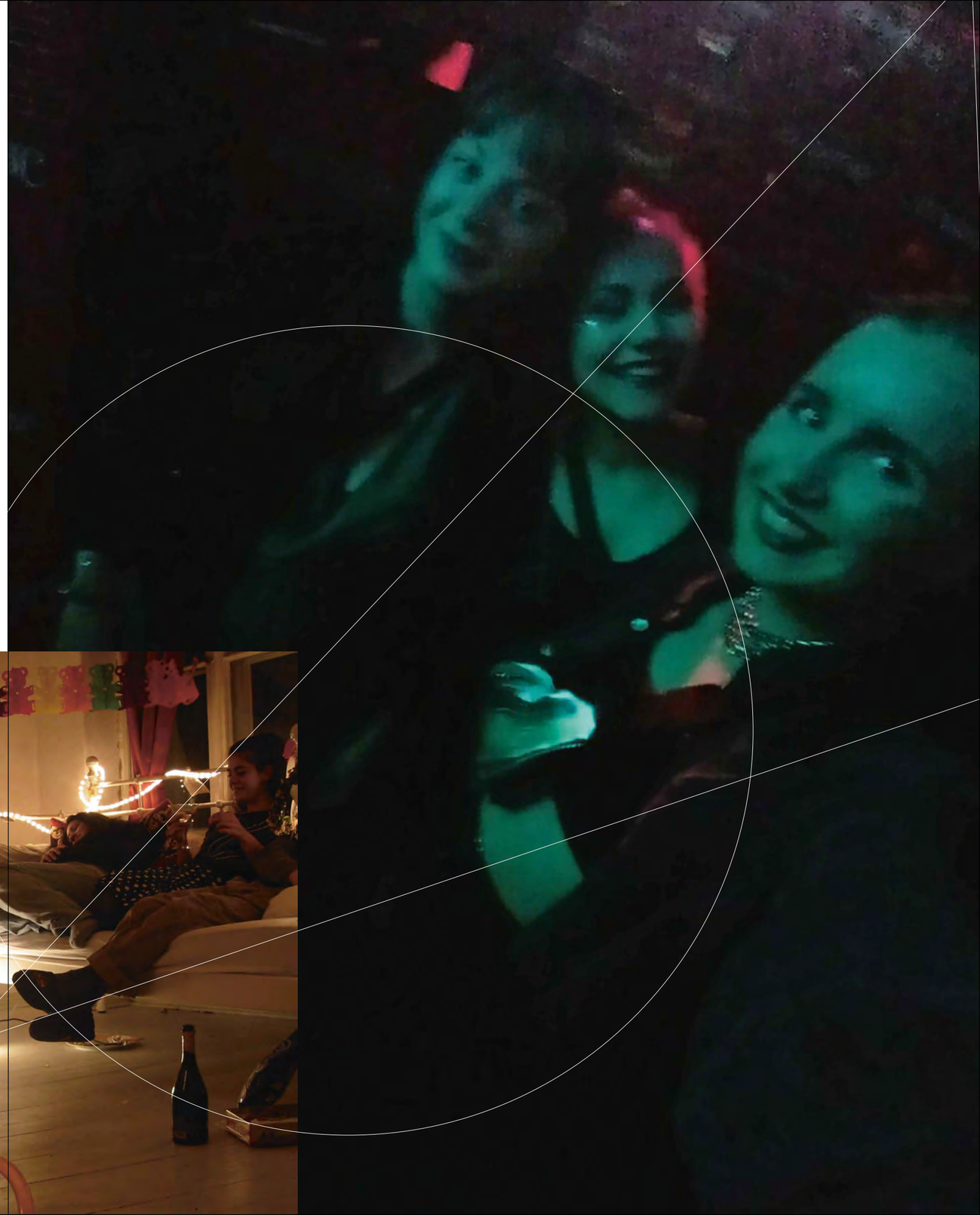
Es ist Freitag. Kurz vor acht. Luise schlurft aus ihrem Zimmer. In den Flur zieht die kühle Luft aus dem Treppenhaus durch den Schlitz unter der Tür. Dagegen könnte man mal was machen. Selma sitzt schon am Küchentisch, der Kaffee ist gerade fertig und der geöffnete Gasofen beheizt den kleinen Raum. Erik schläft noch, seine Philo-Vorlesung fängt erst um zehn an. Er hat ja ein Rennrad. Luise hat keine Lust auf ihre Arbeit, Selma noch weniger auf ihr Pädagogikseminar. Insgeheim hat sie schon beschlossen, zu schwänzen. Beide haben etwas Kopfschmerzen. Gestern wurde auf Luises abgeschlossene Masterarbeit angestoßen. Sie arbeitet zwar schon seit drei Jahren in einem Institut, aber diese Bestätigung brauchte es doch noch. Heute Abend ist dann die richtige Feier. Das können sich die beiden im Moment nur schwer vorstellen.

Als Luise losgeht, sitzt Selma in der Küche beim dritten Kaffee und Eriks Schnarchen dröhnt noch durch die WG. Sie würde ihren Putzdienst nachholen, hatte Selma versprochen. Erstmal kocht sie noch Kaffee für Erik, der zehn vor zehn aus seinem Zimmer gestürmt kommt, die Jacke nur halb angezogen und die Haare hastig mit den Fingern kämmend. Dann ist sie alleine. Eine Weile sitzt sie da und ärgert sich über die Sinnlosigkeit einer Putzaktion vor einer Party. Sie könnte ja auch noch etwas wirklich Wichtiges vorher machen. Zum Beispiel die Einkaufsliste für später:
Bier,
Vodka (der Billige),
Klopapier

Als Erik um eins anruft, um zu wissen, ob eigentlich noch etwas für's Mittagessen da ist, erwacht sie aus ihrer Trance. Ob die Wohnung schon sauber sei, fragt er. Sie betrachtet bestürzt die Auswirkungen ihrer wirklich wichtigen Vorbereitungen. Warum sie ausgerechnet Papiergirlanden basteln musste, fragt sie sich. Und warum so filigrane-. Überall winzige Schnipsel auf dem klebrigen Küchenboden.

Als es klingelt, ist es nicht der verpeilte Mitbewohner, der mal wieder den Schlüssel vergessen hat, sondern ein schwitzender Hausmeister. Ihn störe das ja nicht mit den Pflanzen auf dem Dach. Aber nächste Woche käme der Schornsteinfeger und wer weiß. Selma antwortet geübt, sie wisse nichts von irgendwelchen Pflanzen, und außerdem wohne sie ja noch nicht einmal hier, sei nur zu Besuch. In der Küche schreibt sie einen Klebezettel für Luise, komplett mit Karikatur des Hausmeisters. Erik ist nicht froh über die Unordnung, lässt sich aber durch ein Mittagessen (Reis mit «Scheiß», in diesem Fall Paprika, Broccoli und Feta) beruhigen. Nachher hilft er sogar beim Putzen, aber Selma muss sich zur Strafe um das monatealte leere Gurkenglas aus dem Kühlschrank kümmern, in der nur noch das pilzige Gurkenwasser vor sich hindümpelt. Sie hat ein schlechtes Gewissen und verzichtet sogar auf die theatralischen Würgegeräusche bei der Entsorgung ins Klo. Ob sie ihren Vortrag vorbereitet habe, will er wissen. Sie zeigt ihm das beachtliche Sortiment an fein gearbeiteten Girlanden und erwähnt, sie habe alle Pflanzen in der ganzen Wohnung gegossen. Selbst den Urwald in Luises Zimmer. Also doch ganz schön was geschafft.

Mit dem Bollerwagen voller loser Glasflaschen und der überaus wichtigen Einkaufsliste machen die beiden sich auf dem Weg zum Supermarkt. Erik will außerdem noch Pommes für nachts kaufen. Als Ass im Ärmel und damit die Leute von Luises Nougat Bits wegbleiben. Sie kann ja nur aufstehen, wenn sie sich auf das Frühstück freut. Außerdem brauchen sie noch eine Einwegkamera für die Klo- Selfies. Und Partyglitzer? Selma ist entschieden gegen das Glitzer, nächste Woche hat sie Wischdienst und das Zeug klebt überall.



Außerdem ist es teuer. Doch irgendwie wird sie umgestimmt und die beiden poltern mit dem vollen Wagen über Kopfsteinpflaster und Bordsteine und dann vier Stockwerke rauf wieder zurück.

Zu Hause ist Luise schon mitten in den Vorbereitungen: Sie hat die Girlanden im Flur aufgehängt, eine Diskokugel in ihren Türrahmen, Kommodenfächer zugeklebt (damit niemand reinkotzt) und versucht gerade, eine Bildschirmsperre für ihren Laptop einzurichten. Von dem wird nämlich die legendäre, perfekte Partyplaylist abgespielt, die sie in ihrer schlimmsten Prokrastinationsphase vor ein paar Monaten zusammengestellt hat, statt an ihrer Arbeit weiterzuschreiben. Zwölf Stunden lang, jeder Track perfekt. Selma legt ein hässliches Laken in die Badewanne, legt die Biere darauf und bedeckt sie mit kaltem Wasser. Dann bastelt sie ein erklärendes Schild für die Kloselfie- Kamera und verstaut in ihrem Zimmer alles, was ihr lieb und teuer ist. Während der gesamten Zeit versucht Erik, die Teufelskatze der Vormieterin einzufangen. Die muss weggesperrt werden, sonst stürzt sie sich von den Küchenschränken auf die Partygäste und krallt sich in ihre Kopfhaut. Als es um fünf klingelt, wurde sie in Eriks Zimmer verfrachtet, das den ganzen Abend lang verschlossen bleiben sollte. Die ersten sind natürlich die vier Jungs, die sich den Sofaplatz in der Küche reservieren wollen. Dort bewegen sie sich auch den ganzen Abend nicht weg. Sitzen nur, trinken langsam ihr Bier und bauen einen nach dem anderen. Auf den Fotos sind sie verschwommen im Hintergrund.

Die WG bereitet weiter alles vor, Selma schreibt einen netten Zettel für die Nachbarn (die sich nie beschweren), Luise macht die Playlist an, stolz auf ihre Pre-Party-Tracks, extra für die Jungs. Gegen acht kommt ein ganzer Schwarm verschiedener Mädchen mit verschiedenen Couscous-Salaten aus niedrigeren Semestern, die über den Qualm in der Küche die Nase rümpfen und ansonsten betonen, wie cool die Wohnung doch sei. Der Küchentisch wird zum Salat-Buffet und langsam trudeln immer mehr Leute ein. Der ganz links auf dem Sofa schläft schon, den Kopf nach hinten, den Mund offen. Die Wohnung füllt sich, im Flur bildet sich ein riesiger Haufen von Schuhen, einige Paare gibt es mehr als drei Mal. Aus Luises Zimmer dröhnt Musik vom DJ Internet. Der hat das Aux-Kabel einfach mit seinem Handy verbunden und spielt Videos in schlechter Qualität von Youtube ab. Die Werbung zwischendurch wird von den Tanzenden niedergegrölt. Dass man nur in der Küche rauchen soll, wird nicht mehr beachtet, trotzdem ist sie absurd voll. Nur gut, dass das Bier in der Badewanne liegt. Die Schlange vor dem Bad wird immer länger, vielleicht auch wegen der Klos-Selfies. Selma klebt einem Kumpel ein Pflaster auf die Stirn und kehrt die Überreste der Diskokugel zusammen. Eriks bester Freund kommt an, er kann aber nur ganz kurz bleiben, wollte nur auf ein Bier vorbeikommen, muss morgen früh zeitig raus. In der Ecke, die die WG als sexy Spot mit Kerzenlicht und Kissen gestaltet haben, sitzen ausschließlich blasse Jungs mit randlosen Brillen. Luise tanzt in ihrem Zimmer und guckt den Typen mit der Musik dabei bitterböse an. In einer Ecke reden die Leute über Hochschulpolitik, in der nächsten werden Tipps zum gefahrlosen Aufschneiden von Avocados weitergegeben. Es soll bald Bierball gespielt werden. Zwei Leute kümmern sich engagiert und suchen eine Flasche und einen Ball (eine kleinere Flasche). Immer wieder laufen sie durch die Zimmer und versuchen, die anderen zum Rausgehen zu animieren. Als sich irgendwann eine große Gruppe auf dem Gehweg vor dem Haus eingefunden hat, wird das Spielfeld ausgemessen. Die Mannschaften bestimmen sich zufällig, nur die Ungeübten mit dem Radler müssen gleichmäßig aufgeteilt werden. Die erste Gruppe trifft die Flasche in der Mitte und setzt zum Trinken an, während zwei der anderen rennen, um die Flasche aufzustellen und den Ball zu holen. Die erste Gruppe trinkt immer noch, als bemerkt wird, dass die falsche-, die kleine Flasche in der Spielfeldmitte steht. Selbst diejenigen, die zwischendurch absetzen, schaffen die ganze Flasche in einem einzigen Spielzug. Nachher sitzen sie stöhnend auf dem Gehweg und fluchen über die Kohlensäure.

In der Wohnung zurück, windet sich die Kloschlange durch den ganzen Flur. Ein Typ, den niemand kennt, war beim Bierball in der Gewinnermannschaft. Er trägt einen Cowboyhut aus Stroh und ist mit einem Mädchen gekommen, dass sich wohl Hoffnungen macht. Zwanzig Minuten später verschwindet er mit einer anderen in Selmas Zimmer. Die Leute werden immer gesprächiger, die Gruppen vermischen sich und der Alkoholvorrat scheint stetig zu wachsen. Glitzer ist überall, in den Haaren, den Gesichtern und an den Bierflaschen. Einer der Sofakiffer hat seine Freundin auf dem Schoß, der links schläft immer noch, unbeeindruckt vom Lärm. Jemand schmeißt einen kleinen Tisch mit lauter halbvollen Flaschen um und wischt danach fast eine Stunde den Boden. In der Küche werden Pfeffi-Shots getrunken, obwohl die alle eklig finden. Nach der zweiten Runde Bierball (diesmal mit einem Schuh als Ball- sie sollten sich mal einen Ball besorgen) beschließt Eriks Freund, einfach durchzumachen, schläft dann aber doch auf dem Teppich im Flur ein. Einige Vernünftigere gehen, die anderen machen im Ofen die Pommes. Plötzlich ist nicht mehr viel los, Erik zerrt seinen Freund aus dem Flur in sein Zimmer und geht schlafen. Selma sitzt mit den Kiffern und ein paar Kommilitonen in der Küche, weil ihr Zimmer immer noch besetzt ist. Die Gespräche sind langsam und stockend. Luise hat die Herrschaft über die Musik noch für die letzten zehn Minuten an sich gerissen und tanzt alleine in ihrem Zimmer.

Von den ersten Gartenstädten nach dem Vorbild von Ebenezer Howard und «Paris 2050» als futuristischer Gegenentwurf

IM PARADIES HÄNGEN DIE GOLDPARMÄNEN ODER GIBT ES IM PARADIES DER ZUKUNFT NOCH APFELBÄUME?

Text: Manuela Schreiber

Welwyn Garden City

Foto: Cmglee, Wikimedia Commons

Wer den Begriff Gartenstadt hört, denkt oft als erstes an die unzähligen Kleingartenanlagen im deutschsprachigen Raum, die gern auch Schrebergärten, Heim- oder Familiengärten genannt werden. Erst als zweites taucht dann vielleicht der Gedanke an eine Utopie auf, an eine Traumstadt inmitten eines Gartens, die mit ihm und für ihn entstanden ist. Sozusagen eine Einheit von städtischen Attributen wie Wohnhäuser, Schulen, Strassen und genügend Grünanlagen, die zum Erholen, zum Anbauen eigenen Obstes und Gemüses und zum Spielen nicht nur einladen, sondern geradezu auffordern.

So hat es der englische Genossenschaftssozialist Ebenezer Howard (1850-1928), der als Büroangestellter und Stenotypist sein Berufsleben begann, als Vision vor sich gesehen. Angeregt durch die Lektüre von Edward Belamis utopischer Schrift «Looking Backward» und tief beeindruckt von der Begegnung mit dem amerikanischen Dichter Walt Whitman und dem Philosophen

Bridge Towers, Paris Future, 16ème Arrondissement, Pont Aval, Amphibian inhabited bridges across the Seine river upstream und downstream of Paris.
Fotos: © Vincent Callebaut Architectures Paris

Howard setzte in seiner Vision auf ein im Kreis angeordnetes Stadtkonzept, dass vom Zentrum aus Ring für Ring alles bietet, was es zu einem mannigfaltigen, gesunden Leben braucht.

und Schriftsteller Ralph Waldo Emerson, ging er daran, über ein besseres Leben für alle in den überbevölkerten und ungesunden Industriestädten nachzudenken. Er wollte die Vorzüge eines Gartens zur Selbstversorgung und Erbauung gleich neben dem Ein- oder Mehrfamilienhaus auf dem Land mit den städtischen Errungenschaften wie öffentlicher Verkehr, Bildungsstätten und Kultureinrichtungen verbinden. Im Jahre 1898 nahmen in seiner Veröffentlichung «Garden Cities of Tomorrow» diese Ideen ganz konkret Gestalt an. Der Begriff «Gartenstadt» war geboren. Schon zwei Jahre zuvor allerdings hatte der Deutsche Johannes Fritsch ein ganz ähnliches Konzept vorgelegt, das später mit den Gartenstädten Hellerau bei Dresden im Jahre 1909 und der Knerling-Siedung in Altena von 1912 bis 1955 im deutschen Raum beispielgebend umgesetzt wurde.

Ebenezer Howard setzte in seiner Vision auf ein im Kreis angeordnetes Stadtkonzept, das vom Zentrum aus Ring für Ring alles bietet, was es nach seiner Idee zu einem mannigfaltigen, gesunden Leben braucht: Häuser mit Gärten, Flächen zum Parken, Kultur- und Bildungseinrichtungen, Spielplätze und dann ganz am Rand die Arbeitsstätten, kleine Industrie, Werkstätten, Manufakturen. Alles vor Ort, um als beinah in sich geschlossenes System zu funktionieren. Jedoch nahe einer grossen Stadt, um noch von den dortigen grösseren Kultur- und Bildungseinrichtungen profitieren zu können. Seine Vision von einer idealen Stadt – der Garden City – verband Howard mit dem genossenschaftlichen Gedanken der sozialreformatorischen Gründungsväter in England und Deutschland: Land wird günstig gekauft und zu Bauland umgewertet. Es bleibt Eigentum der Gemeinschaft und wird nur in Erbpacht an die Mitglieder gegeben, die dadurch günstig auf Lebenszeit wohnen können, aber gleichzeitig an der Gestaltung und Organisation der Gemeinschaft beteiligt sind. Sozusagen Paradiesäpfel für alle, es können natürlich auch Braeburn oder Goldparmäne sein.

Howards Idee fand sehr schnell Widerhall, fiel im wahrsten Sinne des Wortes auf fruchtbaren Boden. Nach der Gründung der Garden City Association 1899 wurde schon im Jahre 1903 mit der konkreten Umsetzung begonnen. Am konsequentesten in Letchworth (1904) und Welwyn Garden City (1920) in der Grafschaft Hertfordshire. Aber auch die New Towns, die nach dem Ersten Weltkrieg im Umkreis grosser englischer Städte entstanden, fussten auf den Howardschen Ideen. Die erste Gartenstadt Letchworth wurde mit ihrem besonderen in sich geschlossen ästhetisch-architektonischen Konzept, das vom Architekten-Duo Raymond Unwin und Barry Parker entwickelt wurde, zum Vorbild der europaweiten Gartenstadtbewegung – auch wenn sie vom konzentrischen Gartenstadt-Modell Howards bewusst abweicht und auf geschwungene Strassenführung setzt. Viele ähnliche Planungen allerdings blieben durch die beiden Weltkriege im Beginn stecken oder wurden nur teilweise ausgeführt. Doch beim genauen Hinschauen kann man sie quer durch Europa noch finden – die Gartenstadtversatzstücke wie beispielsweise in Zürich mit den berühmten Bernoulli-Häusern (1924-1929, Hans Bernoulli), die einen Besuch wert sind.

Und gerade jetzt in der Gegenwart spielt sich Erstaunliches ab: Die Regierung in Grossbritannien hat ab dem Jahre 2017 beschlossen, vierzehn neue Garden Villages quer durchs ganze Land zu bauen mit jeweils 1.500 bis 10.000 neuen Wohnungen. Insgesamt sollen, um der Wohnungskrise in Grossbritannien wirksam zu begegnen, so 48.000 neue Wohnungen entstehen – aber eben nicht als Erweiterung der schon vorhandenen Dörfer oder Städte, sondern als neue eigenständige Ortschaften , die Schulen genauso mit einschliessen wie Läden, Pubs, die community hall und natürlich viel öffentliches Grün. Eine der geplanten Dörfer West Carclaze in Cornwall soll sogar als ecovillage entstehen mit hocheffizenten Niedrigenergiehäusern und einer solar farm. (Quelle: The Guardian, 02.01.17) Ebenezer Howards Ideen von einem besseres, gesünderes Wohnen, Leben und Arbeiten für alle sind schon mehr als hundert Jahre alt und finden doch wieder und weiter Umsetzung als konkrete Lösungsansätze für unsere zunehmende Wohnraumknappheit. Interessant ist aber auch der Blick in die etwas weiter entfernte Zukunft: Eine sich selbst regenerierende und versorgende Grossstadt, eingehüllt in Grün, finden wir auf spektakuläre Weise in der futuristischen Idee eines Vincent Callebaut und seiner Vision «Paris 2050». Wer weiss – sehen wir dort vielleicht wirklich die Paradiesgärten der Zukunft samt ihren Äpfeln?

Mountain Towers, Paris historique, 1er Arrondissement, Rue de Rivoli: Solar, hydrodynamic and planted towers bio-air conditioning the urban heat-island phenomenon.

PAR(AD)I(E)S WIRD GRÜN

Gartenstadt der Zukunft – Vincent Callebaut's «Paris 2050»

Der berühmte Architekt Vincent Callebaut, der sich mit seinen diversen ökozentrierten Bauprojekten schon jetzt ein Ruf als Visionär erworben hat, erregt vor allem mit einer besonderen Idee Aufsehen: Sein Projekt «Paris 2050» legt dar, wie eine Grossstadt mit konsequenter Nachhaltigkeit dem Klimawandel die Stirn bieten und zu einem grünen Paradies werden könnte – samt Apfelbäumen versteht sich. Was es dafür braucht, sind raumgreifende Zukunftsvisionen, die zum Nachdenken wichtiger globaler Zusammenhänge anregen, die provozieren und zum konkreten Handeln bewegen. Der Architekt Vincent Callebaut ist solch ein Pionier, der mit seiner futuristischen Architektur vorausschauend und beispielgebend ist und der die Nachhaltigkeit ins Zentrum seines Wirkens stellt.

Sein Vorschlag aus den Jahren 2014/2015 lautet «Paris 2050 Smart City» und fand weltweite Beachtung. Inhalt von Callebauts bahnbrechender Idee ist die Verwandlung von Paris in eine grüne Stadt. Dafür verbindet er sein grossangelegtes Architekturkonzept, das direkte Vorbilder in der Natur hat, mit den neuesten Erkenntnissen der ökologischen Wissenschaften. Anstoss für seinen Vorschlag war eine Ausschreibung, die Ideen sammeln sollte für die Reduktion der Treibhausgasemissionen in Paris um 75 Prozent bis zum Jahr 2050. Damit soll dem-Klimawandel nachhaltig entgegengewirkt werden. Das Konzept von Callebaut, Paris in eine grüne Stadt zu verwandeln, basiert auf acht verschiedenen Prototypen von Türmen, die vom historischen Stadtzentrum aus sich bis in die Peripherie mit ihren neuen, futuristischen Stadtteilen verteilen. Diese Türme enthalten neben nachhaltiger Technologie vor allem viel Grün und werden das Stadtbild von Paris optisch bestimmen und wandeln.Die sogenannten Bergtürme zum Beispiel verfügen über 15 unterschiedliche Wohnräume und auf den Dächern befinden sich Parkanlagen. Jeder Turm soll zwei große Photovoltaik-Anlagen haben und die Fassaden wer-

Blick von der Notre Dame auf das Historische Zentrum auf die Mountain Towers, im Hintergrund die Mangrove Towers, Photosythesis Towers, Antismog Towers

den über thermische Solarabstimmungen verfügen, deren Formen an Libellenflügel erinnern. In der Nacht arbeitet ein Wasserpumpenspeicher-Kraftwerk und auf der Spitze dieser Türme befinden sich Regenwasserrückhaltebecken.

Andere bemerkenswerte Inhalte des Vorschlags sind Bambustürme, die Gemüsegärten beinhalten, Brücken mit integrierten Wohnräumen und ein Park mit einem Algen-Bioreaktor. Gemäß Callebauts Idee würden große Mengen an erneuerbarer Energie erzeugt und die Lebensqualität in Paris erhöht werden.

Ob sein Vorschlag allerdings Theorie bleiben wird oder eines Tages tatsächlich das Stadtbild von Paris prägt, bleibt abzuwarten. Jedoch steht außer Frage, dass die Städte mehr für Nachhaltigkeit tun müssen. Denn immer mehr Menschen siedeln sich in den Ballungszentren an, was zu einem enormen Platzbedarf führt. Deshalb braucht es neue Architekturmodelle und Klimakonzepte, die Smog verhindern. Erneuerbare Energien, aber auch Gebäude und Anlagen, die selbst Energie erzeugen werden ebenso notwendig sein wie innovative Infrastrukturen und moderne Kombinationen von Arbeiten, Wohnen und Leben. Um das zu erreichen braucht es dringend Visionen und die interdisziplinäre Zusammenarbeit von Städten, Architekten, Energieversorgern, aber auch mit Verkehrsplanern, Gärtnern und Unternehmen. Städte nachhaltig zu gestalten, wird die Hauptanforderung an die Zukunft sein. Und damit muss schon heute begonnen werden, denn Klimawandel, Wohnraumbedarf und Landflucht sind unübersehbar.

Mangrove Towers, Paris Future, 10ème, Gare du Nord. Photosensitive towers rooted on the piezo-electrical station platforms.

COWORKING & COLIVING SPACES

Foto: Helena Lopes, www.pexels.com

COWORKING SPACES
TRAUM-BÜRO DER ZUKUNFT?!

Was haben Wohnen und Arbeiten gemeinsam? Sie brauchen beide Raum, Platz, Struktur. Allerdings war bis vor kurzem die moderne Wohn- und Arbeitswelt eher strikt getrennt. Gearbeitet wurde in Fabriken, Manufakturen und in Büros, mehr oder weniger weit entfernt vom Wohnort. Das Arbeiten am Schreibtisch zu Hause, das home office war selten anzutreffen und blieb wenigen Intellektuellen oder Künstlern vorbehalten. Der Arbeitsalltag spielte sich für die meisten der Büroangestellten in anonymen Grossraumbüros ab. Hier nun ist seit einigen Jahren ein neuer Trend zu beobachten: Coworking und Coworking Spaces sind die aktuellen Schlagwörter, die etwas beschreiben und verorten, was für immer mehr Menschen zum Arbeitsalltag wird – einem neuen, sich völlig anders gestaltenden Arbeitsalltag als der bisher übliche.

Coworking spaces sind massiv auf dem Vormarsch. Nach einer Studie waren 2013 allein in Kalifornien (USA) 800 Coworking-Büros im Angebot, in Deutschland 230, weltweit rund 2500. Das mag zuerst nicht nach viel klingen. Doch zeigt es eben eine Richtung, in die viele gern mitgehen würden. Coworking-Spaces sind beliebt, da sie mit solchen Werten wie Offenheit, Kollaboration, Nachhaltigkeit, Gemeinschaft und Zugänglichkeit punkten. In den Coworking Spaces werden Arbeitsplätze und Infrastruktur zeitlich befristet zur Verfügung gestellt vom einzelnen Schreibtisch bis zu ganzen Besprechungsräumen. Dabei bleibt die Nutzung jedoch unverbindlich und zeitlich flexibel.

Angesprochen von dieser neuen Arbeitsform fühlen aber nicht mehr nur Freiberufler, Kreative, kleinere Startups oder digitale Nomaden. Die immer weiter globalisierte und digitalisierte Welt macht es möglich, mittlerweile in vielen Bereich auch von zu Hause am heimischen Computer zu arbeiten. Dazu bieten die Coworking Spaces die ideale Ergänzung. Ermöglichen sie doch Vernetzung und einen kreativen Nährboden für Synergie-Effekte durch die spannende Durchmischung der Nutzer.

Wahrscheinlich wird das Wohnen in der Zukunft immer mehr von der Verschmelzung der Arbeits- und Wohnwelt geprägt sein. Und bei der Erstellung neuer Wohnbauten wird gleich der Coworking Space mit eingeplant, so wie es heute zum Beispiel schon bei den Student Hotels alltäglich ist.

Sebastian Erb hat für die Berliner Zeitung taz den Beginn dieses neuen Phänomens vor acht Jahren exemplarisch am Betahaus in Berlin beobachtet und schlägt für uns einen Bogen in die Gegenwart mit der Beantwortung der Frage: Was ist übrig geblieben vom Hype der Gründungszeit?

Coworking schafft Nestwärme

Junge Kreative übertragen Prinzipien aus dem Internet ins wahre Leben. Im «Coworking» sehen sie die Arbeitsform der Zukunft - Ein Besuch im Berliner Betahaus.

Wenn Florian Wichelmann morgens um sieben zu arbeiten anfängt, ist außer Gitta kaum jemand da. Wer die Grünpflanze hinter seinem Platz so genannt hat, weiß er gar nicht mehr genau, aber viel weiterhelfen kann sie ihm jedenfalls nicht. Später am Tag, so gegen elf kommen die meisten, kann es passieren, dass Wichelmann aufsteht und in die Runde fragt: Welche Arbeitskleidung findet ihr schöner? Oder: Welche Getränke würdet ihr anbieten?

Dann pult der Drehbuchautor seine Ohropax aus den Gehörgängen, die Informatiker lassen kurz ihre Datenintegrationssoftware allein, die Studentin, die hier ihre Magisterarbeit schreibt, weil es ihr in der Bibliothek zu angespannt ist, schaut herüber. «Hier bekommt man Feedback auf seine Ideen, das ist das Tolle», sagt der Endzwanziger Wichelmann, der mit einem Partner eine Restaurantkette aufbaut.

Ein Gastronom, ein Drehbuchautor, ein Informatiker, eine Studentin? Ein schönes Durcheinander da im dritten Stock eines alten Gewerbehofs, ein großer Raum, eher eine Halle, der Boden verfleckt, Energiesparlampen an der Decke, Dreier-Steckdosen hängen herunter, der WLAN-Router ist mit Gaffa-Tape an der Decke festgeklebt. Hier verbringen Menschen, die nichts gemein haben, ihren Tag. So könnte man es sehen.

Oder man könnte sagen: Hier, im Betahaus in Berlin, wird erprobt, wie wir alle in Zukunft arbeiten. «Uns ist klar geworden, dass die Art, wie man heute arbeitet, oft nicht mehr zeitgemäß ist», sagt Christoph Fahle, einer der sechs Gründer. Im Betahaus soll keiner vor sich hin werkeln. Es ist flexibler und offener als ein Gemeinschaftsbüro, dabei ruhiger und organisierter als ein Café, in das man sich mit seinem Laptop setzt. Freiberufler, die zu Hause lieber die Fenster putzen als zu arbeiten, oder die es leid sind, sich mit ihrer Katze zu unterhalten, haben einen Ort, wo sie morgens hingehen. Start-up-Unternehmer sparen sich ein eigenes Büro, können Kopierer und Drucker nutzen. Keiner vereinsamt an diesem Ort der Kreativität. Das Betahaus, das ist wie eine Kreuzung von Arbeitszimmer, WG-Küche, Facebook und Uni-Flur. Schöne neue Arbeitswelt?

Christoph Fahle streckt sich auf einem abgewetzten Sofa im Eingangsbereich aus und schaut nach draußen. Der große Lockenkopf blickt durchs Fenster auf den Parkplatz und ein Autohaus; eher eine der tristeren Aussichten von Kreuzberg.

Betahaus – Foto: Danique van Kesteren

Drinnen aber ist es gemütlich, an der Wand hängen Poster, auf den aus Spanplatten zusammengezimmerten Tischen stehen frische Blumen in Glasflaschen. Fahle, 29, ist ein Mann, der, wenn er einen Satz beginnt, meist nicht genau weiß, wie er endet. Oft ist da eine neue Idee. Gerne sitzt Fahle hier im Café, den Laptop auf den Knien, ein Lachsbagel in der Hand. Wenn seine Mutter mal zu Besuch kommt, muss er sich fragen lassen: Wann gehst du arbeiten?

«Manche Leute halten uns für naiv», sagt Fahle, «andere für flapsig.» Was stimmt denn? «Beides.» Der Politikwissenschaftler Fahle setzt seine fixen Ideen einfach um. Vor genau einem Jahr begannen sie mit 30 Leuten, jetzt haben sie ein zweites Stockwerk dazugemietet, 120 Nutzerverträge abgeschlossen, um die 70 Leute können gleichzeitig da sein. Aber hier kann sich alles ändern, deshalb der Name: Betahaus. Bei Software steht «beta» für eine noch nicht ganz ausgereifte Testversion.

Erst haben sie Bücherregale zwischen den Tischen aufgestellt und dann gemerkt, dass die Leute lauter sind, wenn sie sich nicht mehr sehen. Schlechte Idee. Überhaupt der Lärm, darüber beschweren sich die Leute manchmal, deshalb gibt es jetzt einen Telefonraum. Auch sollte es erst nur einen Tarif geben, 100 Euro für jeden.

Aber manche wollten nur jeden zweiten Tag kommen, deshalb haben sie flexible Tische eingeführt. Der Einsteigertarif: 12 Euro für eine Tageskarte. Der eigene Schreibtisch kostet 229 Euro im Monat, dort kann man seine Sachen auch über Nacht liegen lassen. Dazu gibt es einen Briefkasten, ein Schließfach und man darf zehn Stunden den Konferenzraum nutzen.

Das schnelle Internet ist für alle da, ein Glasfaserkabel mit 25 Megabit Geschwindigkeit, hochschaltbar auf 100 Megabit. Aber am Anfang fiel das Netz auch mal aus. «Die User müssen sich eben darauf einlassen, dass nicht alles perfekt funktioniert», sagt Fahle. Das Betahaus ist ein Experiment – und bislang ziemlich erfolgreich.

Gerade kam eine Anfrage aus Lyon: Darf ich hier ein Betahaus aufmachen? Fahle und seine Kollegen würden gerne expandieren, wie genau das aussehen soll, wissen sie nicht. Nur in einer Art Franchise-System das Konzept weitergeben oder selbst andere Häuser betreiben? Zürich steht jedenfalls auf der Liste, auch in Lissabon haben sie schon ein Haus angeschaut.

Ganz neu ist die Idee nicht, im Ausland gibt es schon seit ein paar Jahren Coworking-Spaces, also Orte, an denen man gemeinsam mit anderen arbeiten kann: in San Francisco, Paris oder Kopenhagen. Einer, der da wohl den besten Überblick hat, ist Sebastian Sooth, schwarze eckige Brille, Kinnbart. Er ist einer, der sich zum Grillabend per Twitter verabredet, dem Kurznachrichtendienst im Internet.

Sooth betreibt die Webseite Hallenprojekt.de, auf der Coworking-Spaces vorgestellt werden. Sooth hat da ein weites Verständnis: Ein ICE kann es sein oder eine Bibliothek. Das Betahaus gehört dazu, das Größte seiner Art weltweit. Auch das Studio 70 mit seiner Wohnzimmeratmosphäre, das Sooth mit ein paar anderen in Berlin gegründet hat. Sooth schwärmt von einem «ganz anderen Arbeits- und Lebensgefühl». Seine Vision: Coworking-Spaces im 10-Minuten-Radius, wo man gerade ist. Er träumt davon, dass eines Tages ein weltweites Netz entsteht. Einmal zahlen, überall arbeiten. Und man kann immer in die Runde fragen: Wer hat Ahnung von Webdesign? Ich hätte da einen Job.

Die Begeisterung steckt an. In Köln, Stuttgart oder Hamburg haben sich Gruppen gefunden, die Coworking ausprobieren möchten. Meistens beginnen sie klein und haben große Ideen. In Dresden etwa wollen sie einen alten Lokschuppen ausbauen. Ein leerstehender Backsteinbau, 1.500 Quadratmeter, 100 Plätze soll es geben. Ralf Lippold, einer der Initiatoren, hat sich viele Coworking-Spaces angeschaut und ist überzeugt, dass diese Büroform wichtiger wird, gerade in seiner Region. «Man kann auch hier arbeiten, wenn die Firma ganz woanders sitzt», sagt er. Einen Architekten haben sie gefunden, fehlt noch das Geld und die endgültige Entscheidung, dass sie das Gebäude nutzen können. Lippold schwebt vor, dass alle Nutzer des Hauses gemeinsam Beratung anbieten und so den Umbau refinanzieren.

Johanna Gundermann denkt in eine andere Richtung: Die 31-Jährige möchte in Leipzig ein Büro gründen, in dem Eltern mit ihren Kindern den Tag verbringen können. «Es ist doch schade, dass heutzutage die Kinder- und die Erwachsenenwelt so getrennt sind», sagt sie. Die Idee bekam sie vor gut drei Jahren, vier, fünf Anläufe hat sie schon gemacht. Jetzt soll es endlich klappen, ein komplettes Erdgeschoss hat sie in

Aussicht. Gundermann arbeitet für eine Sprachschule, ihr Mann ist Webdesigner - die beiden werden mit ihren drei Kindern selbst im «Rockzipfel» arbeiten.
In Berlin gibt es so viele Freiberufler, dass bereits von einer «digitalen Boheme» gesprochen wird. Immer wieder liest man von Latte-Macchiato-Schlürfern, die im Café an neuen Projekten basteln. Digitale Boheme? Christoph Fahle sagt: «Die Affen im Zoo werden sich auch nicht als Zootiere sehen.» Hier im Betahaus werde zudem viel Geld verdient, auch ohne Festanstellung. Dass gerade jetzt Coworking im Kommen sei, habe auf jeden Fall viel damit zu tun, dass sie mit dem Internet aufgewachsen sind, sagt Fahle. Damit meint er nicht nur die technischen Voraussetzungen, sondern auch die soziale Komponente. «Früher hat man seine Gebiete abgesteckt, die anderen nicht in die Karten schauen lassen, heute lädt man die Leute ein.» Er ist überzeugt: Wenn man Wissen teilt, hat man mehr davon. Open Source im realen Leben.
Wer Coworking als Zukunft der Arbeit sieht, hat sich davon verabschiedet, dass das Leben online funktionieren kann. Der Mensch braucht soziale Orte. Das ist auch das, was der Gastrounternehmer Wichelmann hier sucht: «Nestwärme». Mit den anderen kann man abends auch mal ein Bier trinken gehen. Für die Betahaus-Gründer war es nicht leicht, all diese Besonderheiten Banken und Investoren klarzumachen - irgendwie bekamen sie es hin. «Alles das hier ist von der Vision erst der Anfang», sagt Fahle.
Ron Marcus, der Drehbuchautor, auf dem Tisch eine mit Wasser gefüllte Colaflasche und eine Packung Schmerzmittel, hat sich derweil in seine schwarze Fleecejacke eingekuschelt und in seine eigene Welt zurückgezogen; er arbeitet an einem Roman. Markus ist seit Juli hier. Davor hat er zu Hause geschrieben, seine Freundin arbeitet auch zu Hause, das gab Spannungen. Hier gefällt es ihm. Und er bekam hier schon eine Idee für einen Film. Er hat an einem der Nachbartische einen Mann beobachtet, Ende 40, adrett angezogen, Typ Unternehmensberater. Wäre es nicht amüsant, wenn der Familienvater hier im Betahaus seine zweite Jugend findet?

Foto: Startup Stock Photos, www.pexels.com

Acht Jahre später ....

Genauso wie die gesamte Coworking-Szene ist das Betahaus schnell gewachsen, auf zuletzt 500 Nutzer auf 3500 Quadratmetern. Zunächst ging alles ein bisschen zu schnell: 2011 war das Betahaus fast pleite, eine Kölner Dependance musste ganz schließen. «Wir haben uns ein bisschen verhoben», sagt Geschäftsführer Christoph Fahle. Heute sieht er alles sehr optimistisch. Es gibt Coworkingspaces in Hamburg, Barcelona und Sofia, die unter Betahaus-Lizenz laufen. In Berlin zieht das Betahaus gerade an einen neuen Standort und plant parallel, weitere Häuser in der deutschen Hauptstadt aufzumachen.

Wichtiger als die Zahlen ist für Fahle, dass sich etwas in der Wahrnehmung geändert hat. «Als wir angefangen haben, wusste niemand, was Coworking bedeutet, was der Mehrwert ist. Jetzt machen das auch große Dax-Konzerne.» Er frage sich jetzt, ob es womöglich in näherer Zukunft überhaupt noch Büros gibt, die kein Coworking sind. Der Boom jedenfalls hält an: Eine Studie prognostiziert, dass im Jahr 2030 weltweit etwa 30 Prozent aller Büroflächen als Coworking Space organisiert sein werden.In Deutschland gibt es heute knapp 500 Coworking-Spaces, in der Schweiz mehr als 50, knapp die Hälfte plant einer Deloitte-Studie zufolge, innerhalb der kommenden 24 Monate ihre Flächen auszuweiten.

DAS IST COWORKING
Das Prinzip: Freiberufler vor allem aus der Kreativszene oder kleine Firmen arbeiten günstig und flexibel an einem Ort und befruchten sich mit ihrer Arbeit gegenseitig. Der US-amerikanische Computerprogrammierer Brad Neuberg prägte den Begriff «Coworking» im Jahr 2005.
Die Entstehung: Die ersten Coworking-Spaces in diesem Sinne waren «The Hat Factory» und «Citizen Space» in San Francisco, beide bieten aber nur knapp ein Dutzend Schreibtische. Mittlerweile gibt es ähnliche Häuser in vielen Städten der USA und zunehmend auch in Europa.
Mehr Infos: Einen Überblick über Coworking weltweit gibt es unter wiki.coworking.info.Hallenprojekt.de listet Coworking-Spaces in Deutschland auf, Neuigkeiten aus der deutschen Coworking-Szene gibt es auf der Seite coworking-news.de.

SIND WIR SCHON SO WEIT, DAS ARBEITEN UND WOHNEN SO NEBENBEI MITEINANDER VERKNÜPFEN ZU KÖNNEN?

Text und Interview: Frank Joss
Fotos: Denise Ackerman

Ist es nicht so, dass die Entscheidung an ein und demselben Ort zu schlafen und zu arbeiten, die Grenzen zwischen Berufswelt und Privatleben unwiderruflich aufheben wird? Wo immer ein gesellschaftliches Phänomen auftaucht, steht die Ägide der Psychologen schon auf der Matte und streckt den Sonntagsschullehrer-Mahnfinger in die Höhe: «Aufgepasst, liebe Leute … » Sie machen sich Sorgen, dass eine räumliche und emotionale Verschmelzung von der Arbeit und dem Leben zu Stress, ja sogar zu einem Burn-out führen kann. Sie haben auch schon die richtige Begrifflichkeit zur Hand: «Work-Life-Blendig»; Blending wohl als wahnsinnig gerissener Kontrapunkt zu «Balance». Wir haben uns auf den Weg gemacht, jenes Aufzumischen, was künftig vermischt werden soll.

«CoLiving oder doch eher CoLiving & CoWorking? Man kann sich auch auf eine Kurzformel einigen: CoLiWo … , was die Konfusion noch verstärkte. Sache ist, man kommt, unabhängig von den unterschiedlichen Terminologien, immer zur gleichen Feststellung: CoWorking folgt der Absicht, ungleiche Disziplinen örtlich zusammenzubringen, damit sie sich gegenseitig inspirieren. CoWorking & CoLiving ist der Versuch die starren Grenzen von arbeiten, wohnen und leben aufzuweichen. Beide Lebensformen dienen letztlich nur der Suche nach echten Kontakten. Wir wollen die 36,5° C des Andern wieder spüren. Jetzt.»

Antworten sollte uns die Praxis liefern. Ergo haben wir die Steiner Geschäftsstelle in Luzern besucht, um die Anwesenden mit ein paar Fragen ein wenig aus aus dem Busch zu klopfen.

Einige, welche die Wechselbeziehung von Arbeit und Wohnen gewählt haben, lassen viel zu viel Arbeit in ihr Privatleben einfliessen, aber zu wenig Privatleben in ihre in ihre Arbeit. Einverstanden?

Alan Weber: Es macht mir keine Mühe, ausserhalb der vier Arbeitswände auch noch schnell einen Gedanken an ein Projekt zu verlieren oder einem Arbeitskollegen, der gerade am Start des Berliner Marathons steht, noch schnell ein Glückwunsch-SMS zu senden. Ein anderes Beispiel, das zeigt, wie wir hier funktionieren: Gestern hat Kollegin Cristina Mouzo zu einem ComLab eingeladen; ein feine Sache, die auf eine gute Art veranschaulicht, was eben CoWorking auslösen kann.

ComLab? Noch nie gehört …

Cristina Mouzo: Nun, ComLab bedeutet ein Communications Laboratory und meint einen Ort, wo man sich trifft, um ausgewählte Situationen aus dem Geschäftsalltag oder Themen der Arbeit in einer Gruppe zu besprechen. Im Fokus steht ein interdisziplinärer Ansatz: Egal wie viel oder wenig Ahnung jemand von den gewählten Themen hat, wichtig ist nur, dass sie aus ganz unterschiedlichen Perspektiven angeschaut werden. Das heisst, die Unwissenden haben im ComLab genau so viel Platz und Spielraum wie jene, die mit dem Projekt verheiratet sind. Der äussere Rahmen spielt auch eine ganz entscheidende Rolle. Gewählt wird ein Ort oder Unort, dessen «kreative Seele» spürbar wird. Sinngemäss waren wir gestern im «Sinnlicht», mitten in einem Luzerner Industriegebiet. Notabene: das Kommen ist freiwillig.

Rudolf Holzer, Sie schauen auf ein Jahr CoWorking Space zurück. Welche prägenden Erfahrungen haben Sie in dieser Zeit gemacht? Hat sich die Form des Arbeitens verändert und wie gross ist der Schritt zur totalen Verschmelzung von Arbeiten und Wohnen?

In den ersten drei Monaten haben wir einfach Eindrücke gesammelt, um allenfalls Korrekturen anbringen zu können. Das Konzept wurde von allen Mitarbeitenden sofort akzeptiert, niemand möchte zurück und Externe würden gerne hier bei uns in Luzern arbeiten. Der Gedankenaustausch ist ein fliessender und die Bereiche Totalunternehmung und Immobilienentwicklung konnten so näher zusammenrücken. Was besonders geschätzt wird, ist, dass selbst die zwei Linienverantwortlichen kein eigenes Büro mehr haben und den Arbeitsplatz mit den andern aus dem Team teilen. Der informelle Gedankenaustausch funktioniert so viel spontaner, beinahe schon wie ein gewünschtes Buschtelefon. Man wird unfreiwilliger Mithörer einer Diskussion, ohne dabei ein schlechtes Gewissen haben zu müssen. Im Gegegteil: Je nach Sachlage des mitgehörten Gesprächs kann man wertvolle Einschübe, aber auch kleine Zäsuren machen. Das nennt man dann wohl positive Intervention. Um die Bürolandschaft noch erlebbarer zu machen, habe ich nun in Absprache mit meinem Team Real Estate Development, den Entschluss gefällt, anstelle der Laptops nur noch Tablets zu verwenden. Damit erhöhen wir die Flexibilität und der Arbeitsplatz, der Arbeitsort verliert noch mehr an Bedeutung. Einzig die Rückzugskojen müssen nachgerüstet werden; die Akustik ist wahrlich ungenügend.

Ist das Arbeiten «wohnlicher» Geworden?

Rudolf Holzer: Auf jeden Fall! Bei der Materialisierung haben bewusst darauf geachtet, keine Büroathmosphäre entstehen zu lassen. Das bestehende Steiner USM-Mobiliar konnten wir trotzdem integrieren. Einzelne Kojen dienen zum Beispiel als Mittagstisch, die gut besetzt sind. Bei vielen neuen Nutzer oder Besuchern löst der smarte Look einen Wow-Effekt! Vermutlich merkt man dann erst, wie es ist, wenn man in eine konventionelle Büroumgebung zurückkehren muss. Wie weit aber über das Arbeiten und Wohnen ein gemeinsames Dach gespannt werden kann, eines das auch vor kritischen Einflussfaktoren gegenüber dem CoWorking & CoLiving schützt, wird erst in einigen Jahren zu beantwortet sein.

… und hier doch noch ein kleiner ketzerischer Zwischenruf: «Kann es überhaupt noch Feierabend geben, wenn man das erste Feierabendbier schon vor der Mittagspause trinkt, aber die Arbeit dann mit ins Bett nimmt.»

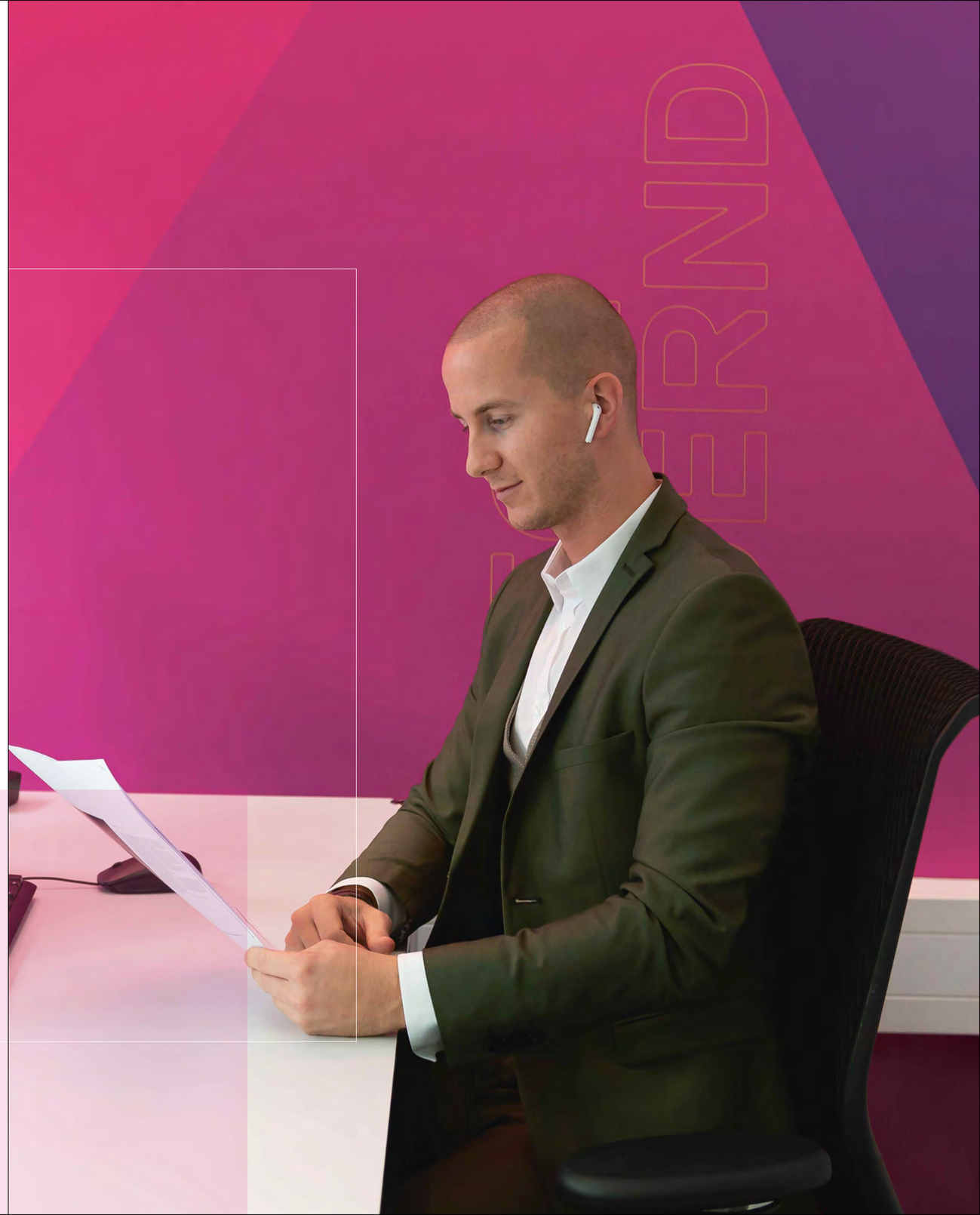


Foto: Flora Nesca

Text: Manuela Schreiber

Warum die Y-Generation doch ein Eigenheim will; mit oder ohne Gartenzwerg …

Im ersten RE(A)D- Magazin wurde die Y-Generation (manchmal auch Millenials genannt) vorgestellt, und was die Autorin Kerstin Bund (sie stützte sich dabei teils auf die Shell-Jugendstudie) für Besonderes und Charakteristisches an dieser Generation (geboren zwischen 1985 und 2000, in anderen Quellen: zwischen 1977 und 1998) herausfinden konnte. Es sind die jungen Menschen, die als erstes vollkommen mit den digitalen Medien aufwachsen (Digital Natives). Sie sind nach Studien von Hurrelmann und Albrecht eine Generation der Hinterfragenden (Y= Why). Sehr gut ausgebildet und technikaffin. Sie arbeiten gern individuell oder in Teams und wollen flache Hierarchien. Sie möchten mehr Freiraum zur Selbstverwirklichung, mehr Zeit für Freunde und Familie. Suchen Jobs, die sinnvoll sind. Wollen vor allem aus Freude an ihrem Tun arbeiten und nicht für Geld oder Prestige. Und sie streben gut ausgebildet in die Führungspositionen. Die Demographie gibt ihnen recht – die Jungen im arbeitsfähigen Alter werden allmählich knapp –, so dass diese Generation viel leichter als die Generationen zuvor ihre Lebensentwürfe durchsetzen kann. Sie gelten als die «heimlichen Revolutionäre» und als Meister im Improvisieren und im Umgang mit Krisen. Ihre hohe Bildung lässt ihnen Optionen offen, die sie brauchen, um das Beste für ihr Leben zu finden. Sie sind sensibel für Überlastungen im Arbeitsleben. Gleichzeitig arbeiten sie gern intensiv und vielfältig – lebenslanges Lernen mit eingeschlossen. Doch es gibt auch in dieser Generation die anderen: die mit Angst vor Risiken, dem Streben nach festen Regeln, der Suche nach Anschluss und Anerkennung in Gruppen und Teams, sowie einer gehörigen Portion Spiessigkeit ins Leben hinaustreten. Spannend ist nun die Frage: wie diese gespaltene Generation nicht nur leben sondern wohnen will. Die interessante Studie von EY (2015) brachte Verblüffendes an den Tag: Ja – die Y-Generation möchte ein Eigenheim! Es darf üppig, gross, luxuriös sein, Terrasse oder Balkon sind ein Muss. Gleichzeitig soll es den modernen Anforderungen an Energieverbrauch, Stromerzeugung und Umweltansprüche genügen. Und im Garten darf es schon mal in Richtung Selbstversorgung gehen.

Die EY Studie von 2015

Wohnen der Zukunft für die Y-Generation

Foto: pixabay.com

Eigentum statt Miete, Tradition statt Trends, Nachhaltigkeit im Fokus und Smart Home derzeit kein Thema

Frankfurt am Main, 10. November 2015. Die Wohnwünsche junger Menschen sind erstaunlich konservativ: Die sogenannten digitalen Einwohner, die angeblich – anders als ihre Eltern – nicht auf Geld und Status setzen, sondern auf Sinnhaftigkeit und Glück, sind mit Blick auf ihre Wohnträume dann doch wieder fast wie ihre Eltern. Das ergab eine Studie von EY (Ernst & Young) Real Estate. Rund 1.650 Studenten und Berufstätige – im Durchschnitt 27 Jahre alt – gaben Auskunft darüber, wie sie in Zukunft wohnen möchten. Demnach ist Eigentum zur Selbstnutzung besonders gefragt: 90 Prozent der Teilnehmer favorisieren die eigenen vier Wände, ob als Eigentumswohnung oder Einfamilienhaus. Auch Eigentum als Kapitalanlage, in der Regel also die fremdvermiete Eigentumswohnung, spielt eine wichtige Rolle: Rund 70 Prozent sehen hier einen Beitrag zu ihrer Altersvorsorge.

Eigentum und Flexibilität in jungen Jahren – ein Widerspruch?

«Jungen Menschen wird oft zugeschrieben, dass sie sich alle Optionen offenhalten, dass sie sich nur schwerlich festlegen möchten. Der Eigentumsgedanke ist hier auf den ersten Blick ein Widerspruch», sagt Christian Schulz-Wulkow. Er ist Partner bei EY Real Estate in Berlin und hat die Studie verantwortet. Auf den zweiten Blick aber werde klar: Die sogenannte Generation Y ist mit globalen Bedrohungen wie Terrorismus, Finanz- und Staatsschuldenkrisen aufgewachsen. «Die jungen Menschen sind in einer Welt groß geworden, die stark von Veränderung geprägt ist. Der Wunsch nach Sicherheit und Beständigkeit in Form der eigenen vier Wände ist dann doch wieder nachvollziehbar.» Oft sei gar von einem Neo-Biedermeier die Rede: dem nostalgischen Rückzug ins eigene Heim.

Traditionelle Werte – ruhig und privat

Dort möchte man am liebsten traditionell mit seinem Partner leben – die Ehe oder die eheähnliche Gemeinschaft sind für insgesamt 90 Prozent der Befragten das bevorzugte Lebensmodell (76 Prozent mit Kindern, 13 Prozent ohne). Das sogenannte Mehrgenerationenwohnen hingegen ist derzeit kein Thema: Nur 4 Prozent sehen dies als Option für die Zukunft. «Wie ein roter Faden ziehen sich vermeintlich alte Werte durch die Umfrage», so Schulz-Wulkow. Man wolle eher das Einfamilienhaus und nicht den Wohnturm. Am liebsten möchte man in den Groß- und Mittelstädten leben (49 Prozent). Überschaubarkeit scheint in der globalisierten Welt ein wichtiger Gegenpol zu sein: Idylle in Form von Kleinstädten oder gar ländlichen Regionen ist stärker gefragt (29 Prozent) als der Puls, den die Millionenmetropolen wie Berlin, Hamburg oder München vorgeben – dorthin zieht es nur 22 Prozent. Eine ruhige, private Lage ist eher gewollt als Nähe zum Nachtleben. Bei der Wohnung selbst sind klassische Merkmale wie Balkon und Parkplatz wichtig, ausgefallene Services wie einen Concierge wollen die Befragten hingegen eher nicht.

Smart Home – wenig gefragt

«Auffällig ist, dass auch technische Neuerungen nicht sonderlich im Fokus stehen», so Schulz-Wulkow. Smart Home mit intelligentem Kühlschrank, Haushaltsroboter, Räume für 3-D-Druck oder Wände mit projizierten Oberflächen – all diese Themen seien bereits real oder würden es sehr bald, und all diese Themen seien der Umfrage zufolge nicht sonderlich wichtig. Stattdessen wünschen sich sechs von zehn Befragten eine Diebstahlsicherung.

Realistische Wünsche – aber wie lange noch?

Die Befragten bevorzugen mindestens die gleiche Wohnungsgröße wie die, die sie aus ihrer Kindheit kennen. Verkleinern möchten sich nur 7 Prozent. Neue Wohnungen würden heute größer konzipiert als früher, sodass Angebot und Nachfrage aktuell noch übereinstimmten. Aber: «Flächen, vor allem in den attraktiven Städten, sind knapp, und kleinere, effiziente Grundrisse könnten bald die Norm werden, wenn im größeren Stil noch dringend benötigte Wohnungen geschaffen werden sollen», so Schulz-Wulkow. Die Verdichtung in den Städten werde zunehmen. «Für Einfamilienhäuser wird es in dicht besiedelten Märkten, die unter Druck stehen, kaum noch neue Flächen geben.» Der Wohnturm, so schlecht er in der Umfrage abgeschnitten habe, werde dagegen eine Zukunft haben. «Der Wohnturm von heute orientiert sich an internationalen Vorbildern. Er ist luxuriöser und aufwendiger gestaltet als sein Pendant von früher», sagt Schulz-Wulkow.

Nachhaltigkeit boomt

So wenig aktuelle Trends auf Gegenliebe stoßen – ein Trend zumindest scheint Zukunft zu haben: das zunehmende Bewusstsein für Nachhaltigkeit und Ökologie. Ob eigene Stromerzeugung, beispielsweise über Solarzellen auf dem Dach (83 Prozent), eine hohe Energieeffizienz (88 Prozent) oder Green-Building-Zertifikat (71 Prozent) – junge Menschen wollen umweltbewusst wohnen. Die entsprechenden Angebote sollten hier vorhanden sein. «Die Immobilienwirtschaft legt schon seit Jahren großen Wert auf nachhaltige Gebäude», so Schulz-Wulkow.

Über die Studie

Teilgenommen haben rund 1.650 Studenten und Berufstätige in einem Durchschnittsalter von 27 Jahren. Sie leben gegenwärtig auf 85 Quadratmetern Fläche in einem durchschnittlichen 2,3-Personen-Haushalt. Die Umfrage wurde online im Zeitraum August bis Oktober 2015 durchgeführt. Die Teilnahme war mit einer kleinen Spende von EY Real Estate an die Stiftung Lesen verknüpft.

© 2015 Ernst & Young Real Estate GmbH All Rights Reserved.

Studie «Wie will die junge Generation wohnen?» von EY Real Estate, publiziert 15.11.2015

Foto: Melanie Hauke

Sina Pussets Roman «Schwimmen» als literarischer Seismograph der Y-Generation

Wer Sina Pousset's Roman «Schwimmen» aufschlägt, wird schon bald in eine sehr eigene Welt entführt. Fremdartig erscheint sie oder wie fern. Und doch kommt sie enorm nahe, entwickelt einen Sog, der niemanden so schnell wieder loslässt. Denn das, was wie Vergangenheit und Zukunft und fremd und nah zugleich erscheint, ist das Gegenwartsbild junger Leute um die Dreissig. Es ist die genau beobachtende Sprache der jungen Autorin, die dieses zart-pastellige Bild, über dem jedoch so mancher Grauschleier hängt, mit leichter Hand entwirft und mit präziser Strichführung zu einem stimmigen Ganzen führt. Und nur diese Leichthändigkeit macht das Schwierige der Thematik, in der die drei Hauptprotagonisten unlösbar miteinander verstrickt sind, tragbar. Da geht es um Schuld und Sühne, um Familiengeheimnisse, um Kindheit und Erwachsenwerden und um die Frage, ob die frühen Lebensträume hinübergerettet werden können in die Welt der Grossen. Ob sie dort Raum haben und lebbar sind. Und nicht nur wie, sondern auch wo. Durch alle Melancholie hindurch, die das Buch bitter-süss einhüllt, wird eine Kraft spürbar, die in der Lage ist, die Welt so zurechtzurücken, dass sie ein selbstbestimmtes, frei schwingendes Leben ermöglicht. An Orten, die glücklich machen, trotz allem. Oder gerade wegen allem.

Sina Pousset, die in drei Ländern studierte und nun in Berlin, Europas angesagtester Metropole lebt und arbeitet, gilt schon jetzt als beispielgebend in der schlüsselhaften Beschreibung ihrer Generation, der Y-Generation oder der Milleniums, wie sie hier oder dort in den soziologischen Schriften verschiedentlich bezeichnet werden. Sie selbst ist Ypsilonerin. Sie weiss also genau, wovon sie schreibt, sei es in ihren pointierten Kolumnen, die sie für verschiedene renommierte Zeitungen und Blogs verfasst oder nun ihrem ersten Roman. Sie beschreibt mit grosser Genauigkeit die Mechanismen, die die überlebensnotwendigen Träume zu ersticken drohen. Aber kennt eben auch die Hebel, um sie freizugeben und die Türen, um sie dorthin mitzunehmen, wo sie sich entfalten und zu gelebtem Leben werden können. Überhaupt ist der Ort, und wie dort gelebt wird, von grosser Relevanz für die Autorin und ihre sehr unterschiedlichen Figuren, die allesamt das Potential haben, ihr Alter Ego zu sein. Dicht am Detail beschreibt sie das Meer, das allen Dreien auf ganz verschiedene Art das Schwimmen lehrt, die erdrückende Sterilität in der Villa des Vaters oder die erste gemeinsame Wohnung. Aber vor allem das bretonische Landhaus der Großmutter als wahr gewordener Sehnsuchtsort. Wollen denn aber nun alle der Y-Generation in einem meerumtosten Cottage leben? Und wollen sie überhaupt ein eigenes Haus? Fragen wir sie selbst.

Szenenwechsel. Berlin Mitte. Monbijoux Park. Der Frühsommerabend ist mild und lau. Kaum ein Lüftchen bewegt das noch immer frühlingshelle Blattgrün der unzähligen alten Bäume entlang der schnurgeraden Wege, die den Park in seiner Länge durchschneiden. Auf den Wiesen, die ausdrücklich dafür da sind, um sich nieder zu lassen oder Ball zu spielen, haben sich unzählige Grüppchen versammelt. Musik. Gesprächsfetzen. Dunstschwaden vom Grillplatz nebenan. Die Stimmung ist friedlich, unangestrengt.

In der Nähe des historischen Schalenbrunnens sitzt eine Truppe junger Leute auf einer buntkarierten Decke. Sie reden, lesen, hören Musik. Das eine oder andere Getränk kreist. Sie sind keine Teenager mehr, aber noch jung genug, um ziemlich genau ins Raster der Y-Generation zu passen. Ihnen bescheinigt man in diversen Studien, dass sie gut ausgebildet sind und sich im Klaren darüber, dass es den «Job auf Lebenszeit» vermutlich nicht mehr gibt. Sie streben nach Selbstverwirklichung, sowohl privat als auch beruflich und legen großen Wert auf «Work – Life – Balance» – um nur um einiges zu nennen. Aber wie wohnen sie? Rebecca, Hartmut, Cindy, Emanuel, Olivia, Valentin und Rosa – allesamt zwischen 20 und 26 Jahre alt - haben sich hier im Schmelztiegel Berlin, der heimlichen Hauptstadt Europas, als Freunde von verschiedenen Ecken Deutschland und sogar aus Italien zusammen gefunden. Die meisten von ihnen studieren noch oder haben so wie Valentin schon einen festen Job. Olivia versucht sich sogar schon in der Selbständigkeit. Doch wie leben sie jetzt gerade? Derzeit ist bei ihnen das Wohnen in einer WG oder zur Untermiete oder mit dem festen Partner zusammen in einer kleinen Wohnung auf einer Wohnfläche von 35 bis 60qm angesagt. Im Altbau oder Bauten aus den 60er Jahren. Und zentrumsnah - die Wege sollen kurz bleiben. Sie alle wollen partizipieren an der bunten Stadt Berlin. Und wie soll ihr Wohnen nach dem Studium, vielleicht in fünf Jahren aussehen? Hier wird es interessant. Alle wollen dann in einem Altbau in der Stadt (in welcher auch immer) mit einem festen Partner in einer Dreiraumwohnung von 80 bis 90 qm Grösse leben. Das klingt vernünftig, fast bescheiden. Auf jeden Fall realistisch. Doch wenn sie losgelöst von Geld oder anderen Zwängen ihr Traumwohnen wählen könnten, denken diese jungen Leute, die so spontan und offen Auskunft geben, gross bis luxuriös. Und ihre Aussagen sind nahezu deckungsgleich mit denen der einsichtsreichen Studie von EY Real Estate vom November 2015 zum Thema «Wie will die junge Generation wohnen?». Olivia würde es dann in eine Fabrikloft mit Backsteinmauern und grossen Fenstern ziehen oder nach London in ein Penthouse. Rosa kann sich noch nicht entscheiden, ob es das Haus auf einer griechischen Insel oder doch der grosszügige Altbau in Berlin sein soll. Emanuel möchte in Berlin in einer Altbauwohnung bleiben samt angeschlossenem Tonstudio. Hartmut will ein Einfamilienhaus mit Garten im Wedding in Berlin und Rebecca ein Haus an der Ostsee. Da rauscht dann also doch das Meer um einen reetgedeckten Backsteinbau. Und allesamt können sie sich dann in Ihren Wohnträumen fühlen wie die jungen Helden in Sina Pousset's Roman, wenn diese für einige Wochen in das bretonische Cottage zurückkehren, um ihr eigentliches Leben zu leben. Mit oder ohne Gartenzwerg.

Sina Pousset
ist 1989 geboren, studierte Literatur- und Kunstwissenschaften in Paris, Oxford und Karlsruhe.
Seit 2012 schreibt sie unter anderem für die Süddeutsche Zeitung, jetzt.de und Zeit Online.
Sie lebt in Berlin. «Schwimmen» ist ihr erster Roman.

Die Historikerin Tanja Martina Kasischke nennt den Roman «Schwimmen» einen «Abschied von den Visionären»,
der den Imagewechsel junger Menschen beschreibe und «ein stimmiges Porträt der Generation Y» zeichne.

Think Tank «Shared-Verhalten» Mindmap

Shared Themen — Verhalten Cluster

1 Finanzielle Modelle
- Anreiz für jung und alt
- Interessant auch für nicht Begüterte

2 Gesellschaftliche Modelle
- Werte / Wertorientierung
- Soziale Integration
- Soziale Verantwortung

3 Organisations-Modelle
- Kompensation
  - Geld / Zeit
  - Zeit / Motivation
  - Geld / Motivation
- Bonus-Malus für Leistungen rund ums Produkt

4 Bedürfnisse im Wandel der Zeit
- Flexible Konfiguration von Wohnmodulen, je nach Platzbedarf der Nutzer (Idee Stöckli)
- Ältere abgeben, wenn nicht nötig
- Junge dazukaufen, wenn nötig

5 Neuer Ansatz
- Spezielle Architektur
  - Eventuell braucht es keine speziellen Räume
  - Attribute-Mix
    - Wichtig für Branding: Cross-over?
    - Virtuelle Optionen für «Zusammenkommen» als integrativer Teil des Produkts
  - Adaptierbar, wenn Idee (noch) nicht funktioniert
  - Dorfleben + Urbanität

6 Treiber
- Zeitachse / Lebensphase / Einfluss
  - Mobilität, Ungebundenheit
  - Ressourcen
  - Bedürfnisse
  - Status
- Weg vom Ghetto (Jung oder Alt)
- verfügbares, kleineres Einkommen
- Aufwand zum Reinigen / Kochen
- Grundannahmen, damit es funktioniert
  - Freiwilliges Mitmachen, bzw. Anreizsystem
  - Gemeinsame Werte der Nutzer
  - Ähnliche Bedürfnisse der Nutzer
- Neue Lebensphase / Veränderung

7 Weg von Clichés
- Story mit Personal kreieren: Martha und Freddy
- Geschichte und Szenario für das Projekt / Produkt schreiben
- Neue Immo-Markt-Segmentierung
- Neue eigenständige Produktpositionierung: Cross-Over / Hybrid
- Innovatives Brandig für Vermarktung
- Keine Lagekompensation durch Produkt
- Günstige Produkte an guten Lagen – überall anwendbar: A,B,C
- Künstliche Gentrifizierung an speziellen Orten

8 Shared
- Wohnraum / Wohnzimmer
- Arbeitsraum
- Treppenhaus
- Begegnungsraum
  - Aktivitäten
    - Kochen
    - Basteln
    - Freizeit allgm.
    - Lernen voneinander
    - Garten machen
  - Gesellschaft
    - Unterhaltung gegen Einsamkeit
- Nutzung auf Zeit
  - Untermiete
  - AirBnB
  - Sabatical
  - Monatswohnen
- Sachen / Gegenstände
- Serviceleistungen
  - Putzen
  - Kochen
  - Coaching / Know-how
  - Bonus-Malus mit Stundenansatz für gegenseitige Verrechnung

Wenn viele kluge Köpfe ihre weisen Gedanken übers Sharing zusammentragen, ist das ja schon ein erster Schritt dazu, dem Thema auch im realen Leben mit Aufrichtigkeit zu begegnen. Denn …

«Das menschliche Leben hat priori keinen Sinn. Bevor Sie leben, ist das Leben nichts.»

Jean-Paul Satre lässt grüssen.

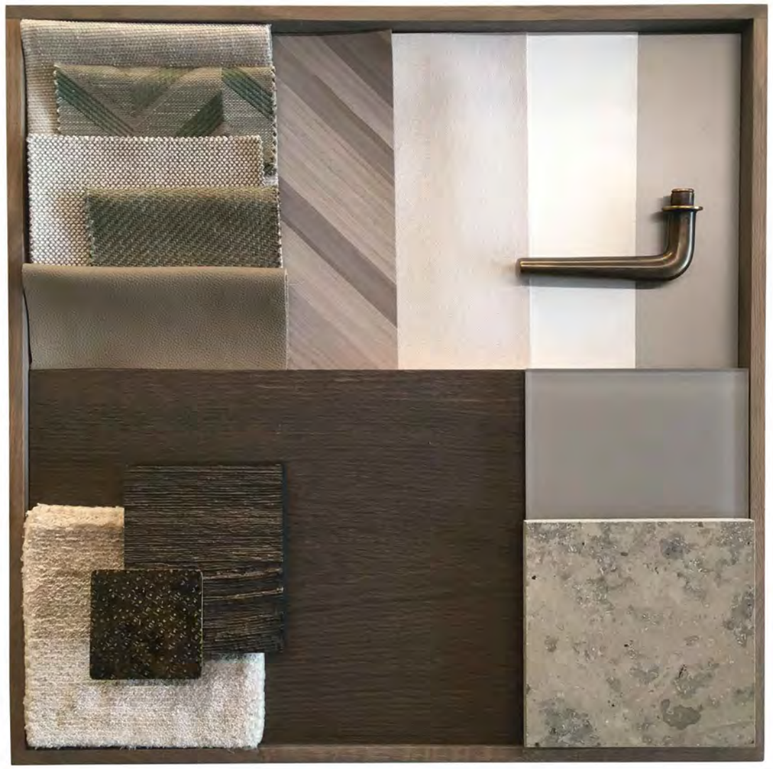
9 Psychologische Aspekte
- Soziologie
- Ängste, Hemmungen zum Mitmachen
- Eintrittsschwelle
- Alte wollen jung sein; Junge wollen respektiert werden
- Offenheit für Kontake
- Keine Domgmen / Ideologien

10 Themen zum späteren Vertiefen
- Akquisitions-Idee: Umnutzung von Altersresidenzen
- Mobilität nach Lebensphasen: Jung, Familie, Alt
- Wohnsiedlungen entlang der Zeitachse durchdenken: Interaktionen, Bedürfnisse; Vor- und Nachteile abwägen

Wohnen wie in Zürich, Mailand oder Kopenhagen

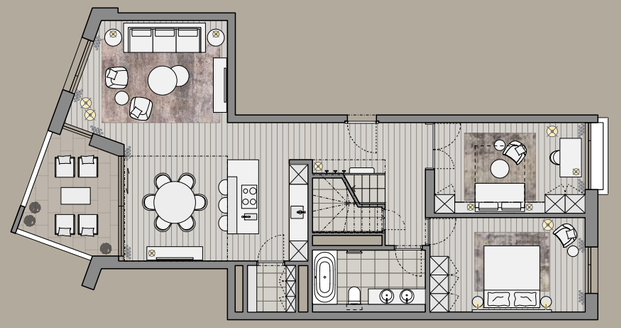
Was beim Auto seit geraumer Zeit gang und gäbe ist, kann der Käufer einer Immobilie jetzt auch haben: Online und mit ganz wenigen Clicks stellt er die künftige Wohnung nach eigenem Gusto zusammen. Steiner bietet Interessenten einer Wohnung in den «Sihl Terrassen Manegg» eben diesen virtuellen Berater mit der Bezeichnung «Wohnungskonfigurator». Wohlgemerkt, es braucht keine besonderen Vorkenntnisse am Computer, um seine Wohnung massgeschneidert mitzugestalten. Für das «Do-it-Yourself» stehen drei Ausbaulinien zur Wahl: Für den Klassiker ist es die Linie «Zürich». «Mailand» wählt, wer viel Wert auf Eleganz legt und für «Kopenhagen» entscheidet man sich als Freak des nordischen Designs. Das bedeutet, jede Linie hat ihren eigenen Groove und bietet hinsichtlich Farbgestaltung und Habtik ganz unterschiedliche Wohn- und Raumerlebnisse. Ob Wohnzimmer oder Schlafzimmer, Bad oder Küche stehen meistens drei Ausbau-Optionen zur Verfügung. Müsterchen gefällig? Bitteschön. Zum Wohnzimmer: Der Wandbelag ist entweder in Weissputz oder Abrieb Weiss zu haben; beim Bodenbelag kann man sich zwischen Kunst Steinzeug, Naturstein oder Parkett in geräucherter Eiche entscheiden. Die Wände im Bad kommen in zwei Bisazza Glas Mosaik-Varianten daher. Es dürfen aber auch unglasierte Steinzeug-Plättli sein. Et cetera. Et cetera.

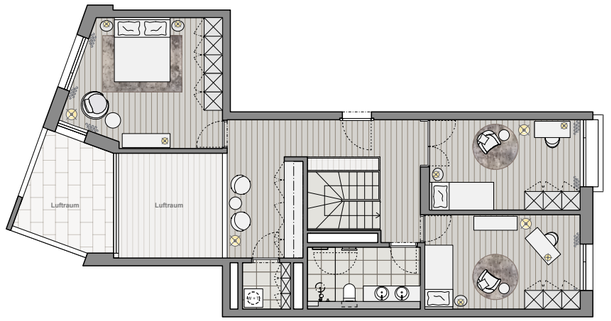
Für einige der künftigen Bewohner, die beim Gestalten des Intréieurs halt doch noch einen Schuss mehr Individualität haben möchten, dürfte die dargereichte Auswahl wohl etwas zu limitiert sein. Also haben wir bei der bedeutenden Schweizer Designerin Iria Degen angeklopft, sie möge uns doch die Wohnung «Sihl S 6.5, Maisonette, 139m^2, 6. OG» mal nach ihrem Verständnis von Design gestalten. Voilà: So kommt es heraus, wenn eine begnadete Innenarchitektin hingeht, um aus einer Wohnung ein Bijou zu machen …



Die Inspiration liegt vor der Haustüre

Die Gestaltung einer Privatwohnung stützt sich jeweils auf zahlreiche Gespräche mit unseren Auftraggebern. Das individuelle Resultat wiederspiegelt diesen spannenden Dialog. Im vorliegenden Grundriss stehen einem grosszügigen, doppelgeschossigen Wohnraum kleinteiligere Zimmereinheiten gegenüber. Das Raumprogramm eignet sich ideal für eine Familie mit zwei Kindern, Gastzimmer / Home Office und offene Galerie. Die Inspiration liegt in diesem Fall vor der Haustüre: Die naturnahe Lage an der Sihl, mitten im Grünen, lässt die Ruhe nach Innen strahlen. Wir schaffen Wertigkeit und Wärme durch natürliche Materialien wie Parkett oder Naturstein. Freundlich helle, erdige Farbtöne bilden die Basis der Innenarchitektur. Fest verbaute Elemente sollen eine neutrale und zeitlose Struktur garantieren. Dazu kommen punktuelle Farbakzente, wie Teppiche, Bücher und Kunst. Das Farbbeispiel mit sanften Grüntönen verbindet harmonisch das Innen mit dem Aussen, angelehnt an Fassade und Umgebung. Saisonal kann diese Grundtonalität mit farbigeren, stilvollen Accessoires ergänzt und verändert werden. Haptische Themen wie Tapeten oder dekoratives Holzfurnier werden gezielt als Highlights eingesetzt. Optisch warme Metalle, Messing brüniert oder Bronze, finden sich an architektonischen Details, an Möbeln oder Leuchten im Wohnraum wieder. Auch hier wird der Bezug zur nächsten Umgebung bestätigt.





GET THE LOOK

Ein Hingucker von allen Seiten: Drehsessel mit weicher Formensprache. Dankbar, denn ein runder Sessel steht immer richtig zum Raum.

Flexibler Hocker, nutzbar als Ottomane oder mittels Tabletts auch als Beistelltischchen.

Eine zeitlos elegante Stehleuchte für sanftes Licht in jedem Raum. Farbe des Stoffschirms und Metall passend zum Gestaltungskonzept.

«E la nave va ... »

... oder von einem Mehrgenerationen-haus, das friedlich und voller Zuversicht vor sich hintreibt.

DIE «GIESSEREI» WINTERTHUR, EIN MEHRGENERATIONENHAUS, IST SEIT RUND FÜNF JAHREN EIN DEUTLICHES GEGENMODELL ZU DEN ISOLATIONSTENDENZEN UNSERER ZEIT. HIER WERDEN DIVERSITÄT UND VIELFÄLTIGKEIT UNSERER HEUTIGEN GESELLSCHAFT GELEBT.

«E la nave va ... »

Oder von einem Mehrgenerationenhaus, das friedlich und voller Zuversicht vor sich hintreibt.

Text: Frank Joss
Bilder: Hannes Henz, Binet

Fellinis Film «E la nave va» spielt im Juli 1914, also kurz nach dem Attentat von Sarajevo und damit unmittelbar vor dem Ausbruch des Ersten Weltkrieges. Der Ozeandampfer Gloria N. nimmt Kurs auf eine kleine Insel im ägäischen Meer. Die Kreuzfahrt wurde als Trauerfeier für die berühmte lyrische Sängerin Edmea Tetua arrangiert, die gewünscht hatte, dass ihre Asche an einem abgelegten Ort in den Wind verstreut werde. Unter der geschlossenen Schifffahrtsgesellschaft befanden sich die unterschiedlichsten und schrägsten Opern-Appassionati: Dirigenten, Sänger, Intendanten, bizarre Verehrer der Diva und andere Sonderlinge. Im Laufe des Abschiedsfestes werden die Reisenden von den Ereignissen der Geschichte eingeholt: Das Attentat an Erzherzog Franz Ferdinand in Sarajevo und der Ausbruch des Weltkrieges veränderten den Verlauf der Kreuzfahrt gänzlich. Eines Nachts werden serbische Bürger aufgenommen, die in kleinen Booten Richtung Italien fliehen wollten. Am darauf folgenden Tag tauchte ein österreichisch-ungarisches Kriegsschiff auf und fordert die Herausgabe der Flüchtige. Die Serben werden in Booten ausgesetzt, rudern in Richtung Kriegsschiff. Urplötzlich, wie aus dem Nichts heraus, versinkt der Luxusdampfer. Die meisten Passagiere konnten gerettet werden. Die Parabel symbolisiert die Geschehnisse rund um die europäische Gesellschaft und deren Untergang durch den Ersten Weltkrieg.

Nicht um Krieg, vielmehr um ein Zusammenleben in Frieden geht es im Projekt «E la nave va», dem Mehrgenerationenhaus «Giesserei» Winterthur.

Nicht der Ort für Fast-Food-Beziehungen Und kein Marktplatz der Eitelkeiten.

Hinter dem Bauprojekt. «E la nave va» der Zürcher Galli Rudolf Architekten steckt kein Untergang. Im Gegenteil. Es ist ein wahrhaftiger Aufbruch in eine wiederentdeckte Wohn- und Lebensform, welche die Gesetzmässigkeiten unserer macdonaldisierten Gesellschaft beeinflussen wird: jene des Mehrgenerationenhaus. Am 15.Februar 2007 konnte die GESEWO mit der Firma Sulzer einen Reservationsvertrag für das 11.000m2 grosse Grundstück abschliessen. Der eigentliche Kaufvertrag wurde am 8. September 2008 unterzeichnet. Das stand am Anfang der Erfolgsgeschichte des Mehrgenerationenhaus' «Giesserei». In einem autobiographischen Pamphlet ist dazu Folgendes nachzulesen: Im Jahr 2009 gewannen Galli Rudolf Architekten den Projektwettbewerb mit ihrem Projektbeitrag «E la nave va». Zusammen mit den Genossenschaftsmitgliedern und künftigen Bewohnern realisierten die Architekten in über 100 Baukommissionssitzungen ein Mehrgenerationenhaus im Minergie-P-Eco-Standard. Entstanden ist ein sechsgeschossiger Bau mit 151 hindernisfreien Wohnungen. Zwei Richtung Ost-West orientierte Längsbauten bilden mit zwei niedrigen Querbauten einen grossen gemeinschaftlichen Innenhof. Der Innenhof ist auch für Personen, die nicht in der Giesserei leben, durchgehbar. Im Erdgeschoss sind sämtliche Gewerbebetriebe angesiedelt. Insgesamt sind es rund 66 Personen, die hier arbeiten.

Das Erdgeschoss beherbergt öffentlich oder halböffentlich nutzbare Räume. Dem Eulachpark zugewandt, steht ein geräumiger Saal mit Bühne, daneben befindet sich das Restaurant «Ida». Es gibt Atelierräume, zwei Holz- und eine Metallwerkstätte, Waschsalons, Gewerberäume, die Quartierbibliothek Hegi, eine Pantoffelbar oder eine grosse Wohnung, geeignet für eine Wohngemeinschaft. Nebst einer dieser Gross-WG, die als solche geplant war, gibt es weitere WG's in ganz normalen Wohnungen. und... und...und. Die Ost-West-Lage ermöglicht eine zweiseitige Ausrichtung der Wohnungen. Mit dem modularen Aufbau sind acht Treppenhäuser mit 16 bis 22 Wohnungen erschlossen. Die kleinste Wohnung misst 48 m^2. Mehr noch: Es gibt sogenannte «Jokerzimmer» ohne eigene Küche, jedoch mit Bad, die temporär vermietet werden. Vorgelagerte, durchgängig begehbare Balkone prägen die Längsfassaden. Versetzt angeordnete zweigeschossige Öffnungen unterbrechen diese äussere Fassadenschicht, sodass ein Wechselspiel zwischen eingeschossigen und zweigeschossigen Bereichen entsteht. Die farbigen, mit horizontalen Holzlatten angelegten Brüstungen schaffen gemeinsam mit den vertikalen Schiebeelementen eine Hülle, die ihr Aussehen durch den Gebrauch der Bewohner laufend verändert. Die Wärmeversorgung des hochisolierten Holzbaus mit kontrollierter Lüftung erfolgt durch Fernwärme. Eine Photovoltaikanlage auf dem Dach ergänzt die Stromversorgung. Und, ganz wichtig, die ganze Siedlung ist autofrei. Die Tiefgarage bietet total 58 Autoabstellplätze im UG: 30 für Bewohner und 28 für Besucher, Gewerbe und Mobility. Es stehen 480 Veloabstellplätze zur Verfügung, davon 390 im UG, also 60 Prozent sind gedeckt.

In der «Giesserei» hat es vor allem aber Platz für bewegte Begegnung unterschiedlicher Generationen. Man ist sehr darauf bedacht, eine ideelle Vorstellung eines generationen-übergreifendes Zusammenwohnens auch in der Realität zu leben. Der Innenhof ist der Ort, wo man sich trifft. Der übliche Marktplatz der Eitelkeiten bleibt dabei aussen vor. Hier entstehen Beziehungen, die weit mehr bedeuten als eine zeitlich begrenzte Hingabe an die Oberflächenfreundlichkeit.

Eine Momentaufnahme, wie geschaffen fürs Mehrgenerationenhaus

«Je älter ich werde, desto mehr scheint mir, werde ich auf mein Innerstes zurückgeworfen. Die Zeit, die für die Gemeinsamkeit übrig bleibt wird stetig knapper.» Der Autor erinnert sich an die bedeutungsschwangeren Worte einer 80 jährigen Frau. Auf keinen Fall wollte Sie ihren Lebensabend so verbringen wie ihre Schwester, die als ehemalige Therapeutin in einer Altersresidenz wohnte und eine Art luxuriös inszenierte Einsamkeit lebte. Sie wollte unter die Leute, dem Alleinsein entfliehen, einziehen in ein Haus, wo sich Generationen begegnen, miteinander reden. Ihre Sehnsucht nach sozialem Anschluss erfüllte sich nicht; sie verstarb vor dem «neuen» Leben. Was von ihr blieb, stand zusammengeschoben in der Mitte des Wohnzimmers. Ein abgetretener Teppich, eine Stehlampe mit plissiertem Schirm, ein wuchtiger Ohrensessel, zwei Stühle, ein Kleiderschrank mit Spiegeleinsatz, ein sorgsam eingerahmtes Foto, das wohl ihre Urenkel zeigte.

Der genius loci im

Mehrgenerationenhaus «Giesserei», Winterthur

Fragen an Yvonne Rudolf, Galli Rudolf Architekten, Zürich

War Ihr Engagement beim Gestalten, Entwickeln und Realisieren des Projekts Mehrgenerationenhaus «Giesserei» auch mit dem Gedanken verbunden, eine Art Gegenwelt zu unserer pluralistischen und mitunter auch opportunistischen Gesellschaft zu bauen?
Es ging uns in unserer Arbeit primär darum, mit einer klaren Sprache einen vertrauten heimatlichen Ort zu schaffen. Dieser sollte eine Art Offenheit und heitere Stimmung vermitteln. Die farbig gestrichenen Hölzer und das zurückversetzte helle Grau der Fassade wurden in ihrer Wirkung bewusst gesetzt. Um zu Ihrer Frage zurückzukommen: Eine Gegenwelt zu opportunistischen Strömungen zu schaffen war weniger die Absicht, weil diese per se keinen gestalterischen Nährboden liefert. Vielmehr war es unser Ziel, den idealistischen und klaren Programmpunkten, welche bereits im Wettbewerb formuliert waren, ein Gefäss zu geben. Der Holzbau mit seinen Möglichkeiten lieferte dafür sehr gute Voraussetzungen. Dass das gebaute und gelebte Mehrgenerationenhaus als eine Art Gegenwelt zum gebauten Mainstream wahrgenommen wird, ist schön und ein Resultat des gestalterischen und gesellschaftlichen Entstehungsprozesses.

Hat es Ihr Mehrgenerationenhaus durch seine Machart erreicht, dem Ort eine Seele zu geben (genius loci)?
Das hoffen wir doch sehr! Es war unser unbedingter gestalterischer Wille, dem Ort mit seiner industriellen Vergangenheit eine Seele zu geben. Ich denke, alle guten Häuser schaffen gute Orte und haben eine Seele. Mein Partner Andreas Galli spricht immer davon, dass Häuser «Wesen» sind. Dabei geht es nicht nur um die Fassade eines Hauses, sondern um die ganze innere Struktur, die Materialien, die Licht-, und Wegführung, also um die ganzheitlichen Aspekte von Architektur. Im Falle der Giesserei war es eine Herausforderung dem grossen Massstab ein Gesicht zu geben, welches sowohl im Detail wie im grossen Ganzen seine Wirkung entfaltet.

Es liegt in der Natur eines Mehrgenerationenhauses, dass bewegte Begegnungen Dreh- und Angelpunkt zwischen ganz unterschiedlichen Generationen sind. Hand aufs Herz: funktioniert in der Giesserei das Prinzip «Gemeinschaft»?
Mit typologischen Mitteln wie den durchlaufenden Veranden und dem grossen Hof wird der Rahmen gesetzt, in dessen sich verschiedenste Formen von Gemeinschaft entwickeln können. Der Hof als Gefäss für Gemeinschaft funktioniert ausgezeichnet. Auffallend sind auch die durchlaufenden Veranden mit den farbigen Schiebeläden, die eine in die Tiefe geschichtete, offene Fassade bilden. Diese Holzveranden verbinden und vernetzen die Wohnungen horizontal und vertikal miteinander. Das lässt sich durchaus symbolisch verstehen: Es gibt keine Trennwände zu den Nachbarn. Man kann seinen Freund oder seine Freundin in einer bis zu 130 Meter entfernten Wohnung am anderen Ende des Gebäudes über die Veranda besuchen, ohne dazu das Haus zu verlassen.

Auch geschieht über die Selbstverwaltung in der Giesserei «Gemeinschaft» auf eine selbstverständliche Art, da die Bewohner gemeinschaftlich Verantwortung für ihre Siedlung übernehmen. Die Selbstverwaltung schafft sicherlich im Betrieb auch Reibungsflächen, lässt jedoch davon unabhängig ein Wir-Gefühl entstehen und stellt das Gegenmodell zu einem bedienstleisteten Service-Wohnen dar.

Besuchen Sie selbst ab und zu die „Giesserei“? Gibt es, Stand heute“, etwas, das Sie anders machen würden?
Wir waren kürzlich Teilnehmer an einer Podiumsdiskussion mit fünf weiteren Protagonisten der frühen Entstehung. Das Podium fand anlässlich des fünfjährigen Jubiläums der Giesserei statt. Es hat uns sehr gefreut, dass wir als Architekten immer noch wahrgenommen und herzlich begrüsst werden. Es ist immer wieder spannend bei jedem weiteren Besuch die leisen Veränderungen wahrzunehmen. Jedoch würden wir aus heutiger Sicht den Alterungsprozess der Holzfassade noch viel stärker in den Entscheidungsprozess miteinbeziehen. Infolge des Eco-Standards wurden die Holzlamellen der Fassade mit einer Farbe ohne Bindemittel in «Schwedenrot» gestrichen. Im Rückblick hat sich herausgestellt, dass die Farbe, schneller als vorausgesagt, abschiesst, d. h. einer Verfärbung mit einem Stich ins Rosa unterliegt. Eine Zeit lang bedauerten wir dies, heute finden wir zunehmend Gefallen am diesem lebendigen Alterungsprozess.

Hat Ihr Projekt Qualitäten, die in der breiten Öffentlichkeit zu wenig wahrgenommen werden?
Die Giesserei wurde in der breiten Öffentlichkeit sehr gut wahrgenommen. Es ist ein Projekt, welches über die Fachzeitschriften hinaus in den allgemeinen Medien Beachtung fand. Das Projekt wurde mit allen seinen Facetten als Leuchtturmprojekt beschrieben und sowohl mit dem «Prix Lignum 2015», Silber national und Gold Region Nord wie auch mit dem Preis für Nachhaltigkeit des Schweizerischen Ingenieur- und Architektenverbands Sia «umsicht – regards – sguardi», Zürich, 2014 ausgezeichnet.

Wenn die „Giesserei“ eine Musik wäre … welche? Nennen Sie ein Musikstück, das Sie assoziativ mit der „Giesserei“ verbinden.
Das ist eine sehr interessante Frage. Nach reiflicher Überlegung haben wir ein Jazzstück wie zum Beispiel der Titel «Invocation» aus dem Album «Freedom in the Groove» von Joshua Redmann ausgewählt. Das Saxophonsolo verbindet einen lang anhaltenden Ton mit schwingendem Groove. Sich wiederholende Muster werden immer wieder von Neuem variiert und überlagert.

PROJEKTINFORMATIONEN

Ort: Winterthur ZH

Bauherrschaft: GESEWO, GENOSSENSCHAFT FÜR SELBSTVERWALTETES WOHNEN
Projektwettbewerb 2009, Projektierung und Realisierung 2010 – 2013

Architekturpreis Kanton Zürich, Nominierung, 2016
Prix Lignum, Silber national und Gold Region Nord, 2015
Auszeichnung des Sia «umsicht – regards – sguardi», Zürich, 2014
Hans-Sauer-Preis, München, Nomination, 2014

156 Wohnungen (Miete Genossenschaft), publikumsorientierte Nutzungen im Erdgeschoss (Restaurant, Mehrzwecksaal, Gemeinschaftsräume, Waschsalons, Ateliers, Quartierbibliothek, Veloladen, Praxen und Kinderkrippe)

Architekten: Galli Rudolf Architekten ETH BSA AG, Zürich

In der Giesserei angetroffen

Der Autor traf sich mit zwei Bewohnern der «Giesserei», mit Kurt Lampart und Annina Giordano, um herauszufinden, wie es sich in einem Mehrgenerationenhaus auch wirklich lebt. Hier ein kleiner Ausschnitt aus dem Gespräch.

Frank Joss: Kurt Lampart, wie kommt es, dass sie gerade hier wohnen? Zufall oder Kalkül?

Kurt Lampart: Wie es so ist, wenn die Kinder flügge werden, macht man sich Gedanken über die Zukunft. Der Zufall wollte es so, dass ich als Mitarbeiter der Pro Senectute die Fühler ausstreckte, um allenfalls von dem damals in den Anfangsschuhen steckenden Projekt «Mehrgenerationenhaus» ein Beratungsmandat an Land zu ziehen. Es wurde mir bald klar, wie professionell das Konzept bereits angepackt worden war. Ich aber war so fasziniert von den Ideen, die auf dem Tisch lagen, dass meine Frau und ich uns tatsächlich um eine Wohnung bewarben. Dies verbunden mit der Vorstellung hier durch und durch heimisch zu werden und anzukommen. Und so war ich plötzlich mitten drin in einer Gruppe, die sich um den Gestaltungsplan des Projekts kümmerte. Meine Frau, die anfänglich nichts von dem «Outback» beim Eulachpark wissen wollte, arbeitete parallel in einer Arbeitsgruppe mit, die sich den Strukturen des Mehrgenerationenhauses annahm. Klar haben wir auch darauf geachtet, eine Wohnung zu haben, die unseren Bedürfnissen entsprach: eine mit viel Licht.

Frank Joss: Sie wissen ja, was Goethe auf seinem Sterbebett gesagt hat? «Mehr Licht, bitte.»

Kurt Lampart: Ja, im Licht liegt wirklich viel Kraft, genauso wie in der Idee des Projekts.

Frank Joss: Und Sie Frau Giordano, was war für Sie die Antriebsfeder, um hier einzuziehen?

Annina Giordano: Meine erste Begegnung mit dem Projekt war die Besichtigung der Brache. «Now way, da bringst Du mich nicht hin, das ist ja im Niemandsland zwischen Schotter und Unkraut», meinte ich zu meinem Mann. Zwei Jahre später, ich war damals mit Zwillingen schwanger, haben wir uns das Projekt nochmals angeschaut; und alle Vorurteile wichen der Überzeugung hier ein Leben zu finden, das ausbricht aus den Ruinen des normalen Wohnens. Als schöne Begleiterscheinung haben sich auch meine Eltern hier eine Wohnung genommen.

Frank Joss: Das tönt ja alles nach Garden of Eden, nach einem Flecken Paradies, den Sie gefunden haben. Gibt es da nicht doch noch kleine unerfüllte Wünsche. Ich denke da an den fehlenden Tante-Emma-Laden …

Kurt Lampart: Ja, der fehlt tatsächlich. Aber sonst ist aus dem Prinzip Hoffnung sehr schöne Wirklichkeit geworden. Die ungezwungenen Kontakte ergeben sich und das Gefühl, in einer rücksichtsvollen Gesellschaft zu leben, ist ein gutes. Ein Wir-Gefühl über unterschiedlichen Generationen hinaus ist auch entstanden. Klar findet man immer ein Haar in der Suppe. So hat beispielsweise die totale Selbstverwaltung nicht in allen Teilen funktioniert. Die Haustechnik, vor allem Heizung, Lüftung oder generelle Unterhaltsarbeiten müssen aus der sogenannten Fronarbeit auslagert werden, weil die entsprechenden Fachkräfte nebst ihrem Tagesjob kaum Zeit hatten, um auch noch in der Siedlung anstehenden Arbeiten gerecht zu werden. Der Prozess der Auslagerung ist noch im Gange. Die Pantoffelbar will auch nicht so recht Fuss fassen. Die wahrscheinlich Krux ist wohl darin begründet, dass die Bar im Dach- und nicht im Erdgeschoss untergebracht ist; also da, wo das eigentliche «Sehen-und-Gesehen-werden» stattfindet.

Annina Giordano: Grosso modo hat sich für meine Familie alles erfüllt, was uns im täglichen Zusammenleben wichtig ist. Was mich aber am meisten überraschte und mir auch viel Freude bereitete, ist, wie schnell hier unsere Familie den Anschluss zu anderen Familien gefunden hat. Nahtlos quasi. Wenn ich bedenke, wie es am alten Wohnort war: zwei Jahre absolute Anonymität, obschon in direkter Nachbarschaft zwei Studienkolleginnen von mir wohnten. Auch unser Innenhof ist ein lebendiger Ort für Begegnungen von Jung und Alt. Meine Arbeit als «Kulturbeauftragte» des Mehrgenerationenhauses macht mir unheimlich viel Spass. So habe ich vor kurzem mit Kindern innerhalb von nur einem Tag ein Theaterstück einstudiert und zur Aufführung gebracht. Dass jedes Haus seine ganz eigene Durchmischung von Bewohnern hat, mit ganz unterschiedlichem kulturellen Hintergrund, mit vielfältigen Lebensmodellen, macht das Leben noch spannender.

Frank Joss: Um ein, so steht es in der Absichtserklärung der «Giesserei», solidarisches Zusammenleben verschiedener Generationen, einen lebendigen Austausch und gegenseitige Unterstützung zu ermöglichen, wird bei der Vermietung darauf geachtet, ein Abbild der soziodemografischen Merkmale der Schweiz zu haben. Gelingt das?

Kurt Lampart: Nur bedingt. Tendenziell haben wir eine gewissen Übervertretung von Kindern und älteren Menschen. In den Altersgruppen zwischen den 20 bis 34 Jährigen hinken wir dem gesamtschweizerischen Durchschnitt deutlich hinterher. Grund dafür: die Mieter müssen der GESEWO einer Wohnbaugenossenschaft zur Förderung des selbstbestimmten und gemeinschaftlichen Wohnens, ein unverzinsliches Pflichtdarlehen von 10 Prozent des Anlagewerts ihrer Wohnung gewähren.

Und trotz dieser Auflage lebt es sich hier gut. Sehr gut. Die Siedlung «E la nave va» hat Kurs aufgenommen Richtung eines Wohnmodells, das wieder mehr Raum gibt, uns den wichtigen Dingen im Leben zuzuwenden. Das werden die Bewohner mit Zins und Zinseszins zurückbekommen.

Apropos I:
Zins.
Joseph Beuys meinte dazu: «Unser wirkliches Kapital ist nicht die Vermehrung des Geldes und die dafür geschaffenen Apparte, die es noch weiter vermehren. Unser wahres Kapital ist die Phantasie … »

Die «Giesserei» Winterthur ist eine phantasievolle Investition in die Zukunft.

Apropos II:
Joseph Beuys hätte noch gut zu den anderen Sonderlingen auf der Gloria N gepasst.

«Die Frage bleibt offen, was ein Mehrgenerationenhaus letztlich wirklich ausmacht. Wir werden es wohl erst in mehreren Jahren wissen.»

REGIEANWEISUNG

N° 27 Gegenbesuch

INNEN – HAUS A + M – TAG

2 ARCHITEKTONISCHER QUERSCHNITT ZUM THEMA WOHNEN

SEHNSUCHT NACH VILLA KUNTERBUNT

Vom Bretterverschlag zwischen den Ästen zum Architektur-Kleinod: Das Baumhaus ist zum Designobjekt geworden. Im Interview spricht Architekt Andreas Wenning über Ärger mit dem Bauamt, die Suche nach Abenteuern zwischen den Wipfeln und ganz spezielle Kundenwünsche.

SPIEGEL ONLINE: Herr Wenning, was fürchten Sie als Baumhaus-architekt am meisten? Sturm, Borkenkäfer oder Bauamt?

Wenning: Das Bauamt. Wenn ich den Sturm fürchten müsste, würde mit meinen Konstruktionen etwas nicht stimmen. Bislang ist noch nichts runter-gekracht. Mit dem Bauamt habe ich dagegen schon viel Ärger gehabt.

SPIEGEL ONLINE: Warum?

Wenning: Baumhäuser werden baurechtlich als Gebäude eingestuft und nach den gleichen Maßstäben beurteilt, etwa in Bezug auf die Lage. Da heißt es dann: Das ist nicht direkt in einer Ortschaft, und deshalb darf das Baumhaus dort nicht gebaut werden. Ich finde das ungerechtfertigt. Wieso sollte in einem Garten, der der Erholung dient, kein Baumhaus stehen?

SPIEGEL ONLINE: Wie enden solche Konflikte?

Wenning: Etwa ein Drittel der Projekte wird nicht gebaut.

SPIEGEL ONLINE: Und was sagen Naturschützer?

Wenning: Manche finden Baumhäuser gut, weil sie der Natur nahe sind und es nur wenige davon gibt - ein paar hundert in Deutschland. Der ideelle Wert eines Baumhauses im Verbund mit der Natur wiegt die vermeintliche Störung des Baumes auf - es ist ein Zeichen, dass man in und mit der Natur sein will. Andere Naturschützer finden es bedeutsamer, dass sich durch das Haus ein Vogel gestört fühlt und nicht mehr zum Baum fliegt.

SPIEGEL ONLINE: In Baumhäusern kann man schlafen, essen, feiern, spielen, meditieren, lesen, in Ruhe ein Rendezvous haben. Was geht nicht?

Wenning: (lacht) Eine Glockengießerei oder ein Betrieb der Autoindustrie wäre sicherlich fehl am Platz. Aber ein Baumhaus ist kein reiner Funktions-raum. Im Baumhaus trete ich in einen Raum ein, in dem ich alles ein Stück weit zelebriere. Im Gegensatz zu normalen Häusern tritt dort das Umfeld nicht in den Hintergrund. Es ist ein Gefühl der Erhabenheit – im räumlichen und übertragenen Sinn.

SPIEGEL ONLINE: Mit dem Bretterverschlag aus Kindheitstagen haben Ihre Baumhäuser nicht mehr viel gemein. Wäre nicht der Begriff «Baumvilla» angemessener?

Fotos: Andreas Wenning, www.baumraum.de

Das Buch zum Thema: **Andreas Wenning: Baumhäuser – Neue Architektur in den Bäumen**
Verlag: DOM publishers; Auflage: 3., erweiterte Auflage (10. März 2015)

Wenning: Nein, weil die Maßstäbe anders sind. Eine Stereoanlage im Baumhaus ist
Luxus – im normalen Haus aber nichts Besonderes. Beim Baumhaus geht man von einem sehr einfachen, puristischen Standard aus. Ich fände es schade, wenn das durch überkommene Traditionen eingezwängt wird: rustikale Ausstattung, kleine Fenster, Hutzelhäuschen-Dach.

SPIEGEL ONLINE: Wer kauft Baumhäuser?

Wenning: Das ist ganz unterschiedlich. Manche Leute wollen etwas haben, das sie als Kind nicht hatten. Andere wollen ihren Kindern etwas weitergeben, das sie als Kind genossen haben. Meine Kunden beobachten sich selbst und fragen sich, welche Abenteuerräume ihr Leben noch hat, und sehen womöglich nicht viel. Die leben teilweise sehr traditionell, fahren ein großes Auto, mit dem sie die Kinder abholen. Auf Dauer langweilt das. Also suchen sie etwas Experimentelles, das sie eher bei anderen Menschen finden: bei den Abenteurern, den Selfmade-Baumeistern und Kindern.

SPIEGEL ONLINE: Und warum kommen sie dann zu Ihnen, statt ihre Baumhäuser selbst zu bauen?

Wenning: Viele Leute können nicht beurteilen, ob ein Baum geeignet ist. Er darf nicht zu jung und nicht zu alt sein. Ab 15 Zentimetern Stammdicke kann man Bäume in ein Baumhaus einbinden - ein gesunder, kräftiger Stamm kann Tonnen tragen. Gut geeignet sind beispielsweise Eichen, aber auch viele andere Baumarten. Ich freue mich, wenn es keine Pappeln oder Weiden sind - die sind recht flexibel und wachsen sehr schnell.

SPIEGEL ONLINE: Und wenn ein geeigneter Baum vorhanden ist, ...

Wenning: ... fragen sich die Leute immer noch: Ist das sicher? Können wir das? Die Bauumgebung ist eine lebende, unregelmäßige Struktur. Das ist was anderes als ein Betonfundament. Manchmal wird dann entschieden, das Baumhaus professionell bauen zu lassen. Die Risikobereitschaft ist gesunken. Kinder sind da unbedarfter. Da wird ein Brett drangenagelt und hochgekraxelt. Die Erwachsenen denken bei jedem Nagel: Schadet das dem Baum? Hält das?

SPIEGEL ONLINE: Ist etwas so Ungewöhnliches nicht automatisch schon wieder ein Statussymbol?

Wenning: Vielleicht ein verstecktes. Die Kunden sagen sich: Wir haben dieses bürgerliche Leben, wir wollen die Besonderheit des Baumhauses, so ein Gefühl von Villa Kunterbunt. Das Bedürfnis ist typisch für unsere Gesellschaft. Dass trotzdem nur wenige Baumhäuser gebaut werden, liegt auch am Preis.

SPIEGEL ONLINE: Was kostet denn ein Profi-Baumhaus?

Wenning: Eine gedämmte Konstruktion mit Fenstern gibt es nicht unter 10.000 Euro. Manche Projekte kosten bis zu 80.000 Euro.

SPIEGEL ONLINE: Gab es Wünsche, die Sie nicht erfüllen konnten?

Wenning: Es hat noch niemand nach einem Keller gefragt. Und ansonsten scheitern Wünsche meistens am Budget. Komplett runde Räume zum Beispiel sind im Vergleich sehr teuer. Aber prinzipiell ist vieles machbar. Ein Kunde wollte ein absenkbares Geländer - um von der Terrasse seinen Golf-Abschlag üben zu können.

Die Fragen stellte Benjamin Schulz